



CAPP France

POUR UNE ECOLOGIE DE LA VIE INTERIEURE

**Journée de réflexion et d'échanges sur la vie intérieure,
son importance et son urgence pour le chef d'entreprise aujourd'hui
et quelques repères pratiques pour l'aider à en prendre soin**

Samedi 18 septembre 2021 à l'Institut Catholique de Paris

ACTES DE LA JOURNEE

PREFACE

(Robert Leblanc, Président de CAPP France)

La Fondation *Centesimus Annus Pro Pontifice* a été créée par Jean-Paul II il y a trente ans pour le développement de la doctrine sociale de l'Eglise. Ce nom reprend le titre de l'encyclique *Centesimus Annus*, publiée cent ans après *Rerum novarum*, l'encyclique de Léon XIII fondatrice de cette doctrine qui ne cesse d'évoluer et de s'adapter aux changements du monde.

Depuis quelques années, un groupe de personnes se reconnaissant chrétiennes et ayant des responsabilités dans la vie sociale et économique en France, accompagné de Mgr Antoine de Romanet, évêque aux armées françaises, représente cette fondation dans notre pays.

Ce groupe travaille sur des sujets de société à la lumière de l'Evangile. On peut citer la relation à l'argent, la gouvernance des entreprises, les relations entre les personnes vues comme une élite et les autres, la gestion des externalités, l'inclusion sous l'angle du partage de la valeur ou sous celui de la reconnaissance d'un destin commun, les effets positifs ou négatifs de la technologie sur l'insertion des personnes dans les entreprises ou dans la société.

Aborder ces sujets à la lumière de l'Evangile exige de chacun des membres du groupe un travail personnel sur ce qui l'anime dans l'exercice de ses responsabilités. C'est ce qui a conduit Jérôme Lacaille, l'un des membres, à penser une journée sur le thème de la vie intérieure et à la proposer aux membres du groupe et à des invités extérieurs. Pour porter la réflexion des participants, quatre intervenants ont été sollicités : Yann Bucaille, Jean-François Bensa-hel, Rodrigue Tandu et François-Daniel Migeon ; leurs parcours personnels sont riches, leurs expériences très différentes, tous ne sont pas chrétiens ; tous ont témoigné avec force et sincérité, qu'ils en soient remerciés ! Ce document reflète leurs propos et les échanges anonymisés qu'ils ont suscités parmi les participants.

Cette réunion s'est tenue à l'Institut Catholique de Paris. Que le recteur en soit remercié pour l'accueil qu'il a réservé aux participants !

PRESENTATION DES INTERVENANTS

Yann Bucaille est un multi-entrepreneur qui a le charisme, entre autres, de la joie. Il a repris une entreprise familiale dans le domaine des énergies renouvelables, le groupe Émeraude, qu'il a développée. Yann, avec son épouse Lydwine, a développé parallèlement de multiples projets comme celui de créer une association, *Voile solidaire*, pour faire partager sa passion de la voile à des personnes pour qui cette passion n'était pas accessible a priori : des personnes handicapées, des jeunes en foyers d'accueil, des anciens détenus, des résidents d'EHPAD. En 2017, Yann a fondé sous l'égide d'une fondation à but non lucratif, les *Cafés joyeux* pour rendre le handicap visible au cœur des villes et permettre à des clients ordinaires, de rencontrer des gens différents et de rompre la barrière de la peur, de l'appréhension, de la réticence face à la différence.

Jean-François Bensahel maîtrise avec la même dextérité les lettres et les chiffres. Il s'investit avec une égale fécondité dans la vie temporelle et la vie spirituelle, puisque Jean-François est chef d'entreprise et il est parallèlement président de la synagogue de la rue Copernic, et co-président de *Judaïsme en Mouvement*. Jean-François est normalien, agrégé de mathématiques, ingénieur du corps des mines, et a publié divers ouvrages, dont un avec Pierre d'Ornellas sur les relations entre les juifs et les chrétiens, et un autre sur Saint Paul.

Rodrigue Tandu est d'origine congolaise ; il est arrivé tout jeune en France, à Bondy. Ses qualités d'intelligence et d'autorité naturelle ont fait qu'à un très jeune âge Rodrigue a pu faire une expérience assez forte du pouvoir et de l'argent qu'il a possédé en abondance, jusqu'à une rencontre qui a bouleversé sa vie il y a 18 ans. Cette rencontre a permis à Rodrigue de ressentir en lui une vocation qui l'a conduit, depuis 18 ans, à se mettre au service de ce qu'il appelle « les genoux affaissés » ; il s'agit notamment des détenus qui cherchent à se réinsérer. Parallèlement, Rodrigue a co-fondé le *Réseau des deux Cités* dont il est le président et dont l'ambition est de mettre en relation des chefs d'entreprise et des leaders de cités sensibles pour que, par des relations fraternelles, ils se transforment au contact des uns et des autres, et qu'ils puissent prendre conscience de ce qu'est leur vocation authentique au service du bien commun.

François-Daniel Migeon, polytechnicien et ingénieur des ponts, après avoir travaillé chez McKinsey où il était associé, a servi au sein du cabinet du Ministre chargé de la Réforme de l'État, puis à la Direction Générale de la Réforme de l'État pendant cinq ans, entre 2007 et 2012, jusqu'au moment où il a décidé de consacrer pleinement sa vie à la vie en conscience dans le milieu professionnel. Cette décision l'a conduit à créer le *Thomas More Leadership Institute*, sous forme d'association, autour de la notion de leadership intégral, puis, un cabinet de conseil, *Thomas More Partners*, qui connaît une rapide croissance depuis 2012 et qui, tout en intervenant dans un contexte aconfessionnel, plonge très profondément ses racines dans l'anthropologie que nous aide à saisir la Révélation.

Monseigneur Antoine de Romanet est évêque aux Armées françaises et accompagnateur spirituel de CAPP France. Ordonné prêtre en 1995, il a été aumônier général du Collège Stanislas, curé de la paroisse Saint Louis de France à Washington DC, puis de la paroisse N-D d'Auteuil à Paris. Il est membre de l'académie catholique de France et de l'académie des sciences d'outre-mer.

Sommaire de la journée

ACCUEIL	5
<i>(Père Emmanuel Petit, Recteur de l'Institut Catholique de Paris)</i>	5
INTRODUCTION	6
<i>(Jérôme Lacaille, membre de CAPP France)</i>	6
IMPORTANCE ET URGENCE DE LA VIE INTERIEURE.....	7
<i>(Yann Bucaille, Jean-François Bensahel)</i>	7
LA VIE INTERIEURE : UN ENJEU DE VIE	21
<i>(Rodrigue Tandu)</i>	21
LA VIE INTERIEURE : SES FRUITS DANS L'ENTREPRISE ET QUELQUES REPERES PRATIQUES POUR EN PRENDRE SOIN.....	31
<i>(François-Daniel Migeon)</i>	31
RESONANCES	39
<i>(Monseigneur Antoine de Romanet)</i>	39
TOUR DE TABLE FINAL	43

ACCUEIL

(Père Emmanuel Petit, Recteur de l'Institut Catholique de Paris)

Je suis très heureux de vous accueillir à l'Institut Catholique de Paris. Le thème que vous avez choisi résonne très bien avec le lieu, parce que l'Institut Catholique est un lieu d'études, et comme je le dis souvent aux étudiants, on y acquiert des compétences en vue d'un métier plus tard, mais les études sont aussi une forme de voyage intérieur, une manière de se découvrir et de découvrir le monde. Il y a une quête dans les études qui fait que le métier d'enseignant est passionnant parce que c'est une aventure et une quête humaine magnifique. Finalement, quand on fait des études, il faut cultiver cette vie intérieure.

Le fait que notre campus soit installé sur un ancien couvent des Carmes est très significatif ; nous avons la chance d'avoir dans notre université une église et un très beau jardin - qui est chargé de l'histoire dramatique des martyres de septembre 1792. Cet Institut est maintenant doté de toutes les installations universitaires ; nous avons inauguré une maison de la recherche, et nous venons d'inaugurer un campus à Reims. L'Institut catholique est une maison qui compte aujourd'hui environ 10.000 étudiants ; elle est très vivante. En tant que nouveau recteur, je découvre l'ampleur de cette maison et notamment la richesse des projets au service des étudiants, au service des études universitaires, mais aussi au service de la mission de l'Eglise, des diocèses, de l'évangélisation. Je suis prêtre et en tant que recteur, je trouve très intéressant et très touchant le lien qui peut se faire assez facilement avec les étudiants ; en quinze jours, j'ai pu mesurer la richesse de ce lien. Je serai toujours heureux de vous accueillir, de vous rencontrer. Je vous souhaite de bons échanges sur ce très beau lieu.

Pour conclure, je vous conseille de lire le livre sur le frère Laurent de la Résurrection ; il est très lié à l'histoire du couvent des Carmes ; Laurent de la Résurrection est un frère qui a mené une vie très simple ; il était cuisinier, mais il a développé une vie intérieure très riche, toute remplie de la présence de Dieu, en faisant des choses très simples. Il n'était pas un intellectuel, mais il a laissé des écrits qui sont assez profonds. Vous pourrez poursuivre votre réflexion, votre méditation avec ces quelques lettres qui sont très belles et qui sont encore éditées aujourd'hui.

INTRODUCTION

(Jérôme Lacaille, membre de CAPP France)

Il n'est pas si courant de réunir une trentaine de chefs d'entreprise comme nous le faisons ce matin pour échanger autour d'un sujet aussi éminemment personnel que la vie intérieure. Merci à l'Institut Catholique de Paris de nous accueillir dans le cadre si inspirant de cette belle salle Ozanam.

Une des conclusions d'une journée organisée par CAPP France en février 2020 était que si nous, responsables, chacun dans son domaine, avons envie de contribuer au bien commun, de transformer le monde, peut-être fallait-il d'abord nous laisser transformer nous-mêmes par le don de Dieu. Nous sommes prévenus par le Christ, dans l'Évangile de Saint Jean : « Si vous demeurez en moi et que je demeure en vous, vous porterez beaucoup de fruits, mais sans moi, vous ne pouvez rien faire ». Dans l'encyclique *Laudato Si'*, le Pape François écrivait, citant Benoît XVI : « S'il est vrai que *les déserts extérieurs se multiplient dans notre monde parce que les déserts intérieurs sont devenus très grands*, alors la crise écologique est un appel à une profonde conversion intérieure ».

Nous nous sommes dit qu'il serait bon d'essayer de mieux comprendre ensemble ce que signifie cette conversion intérieure : comment pouvons-nous la vivre, comment pouvons-nous essayer d'en expérimenter les fruits, comment pouvons-nous essayer de l'inscrire en vérité au centre de nos vies ? Pour cela, nous avons pensé qu'il était bon de nous appuyer sur des témoignages de vie personnelle très concrets. Nous avons donc fait appel à quatre témoins qui sont quatre amis, très différents de par leur culture, leur parcours, leur tempérament, mais qui ont en commun d'avoir une profonde vie intérieure, sans laquelle leur vie serait sans doute très différente.

Ces quatre témoins sont : Yann Bucaille, Jean-François Bensahel, Rodrigue Tandu, et François-Daniel Migeon. La matinée s'articulera autour de l'importance et de l'urgence de la vie intérieure, un thème sur lequel témoigneront Yann, puis Jean-François. A l'issue de leurs interventions nous prendrons quelques instants de silence parce qu'il serait paradoxal qu'une journée sur la vie intérieure ne soit qu'un flot ininterrompu de paroles. Puis chacun pourra dire librement et très personnellement ce que ces témoignages font résonner en lui. Nous reprendrons en début d'après-midi avec le témoignage de Rodrigue Tandu sur le thème de la vie intérieure comme enjeu de vie, puisque Rodrigue a des choses à nous dire sur la manière dont une certaine rencontre a fait basculer son existence ; pareillement, nous aurons un tour de table à la suite de son intervention. Puis François-Daniel Migeon nous parlera des fruits visibles de la vie intérieure en entreprise et nous donnera quelques repères pratiques pour nous aider à l'enraciner dans nos vies. Mgr Antoine de Romanet, qui est l'accompagnateur spirituel de CAPP France, nous fera part ensuite de ce que ces témoignages lui inspirent. Nous conclurons avec un dernier tour de table, pour nous quitter d'une manière qui soit la plus féconde et la plus dynamique possible.

IMPORTANCE ET URGENCE DE LA VIE INTERIEURE

(Yann Bucaille, Jean-François Bensahel)

Yann est un multi-entrepreneur qui a le charisme, entre autres, de la joie. Il a repris une entreprise familiale dans le domaine des énergies renouvelables, le groupe Émeraude, qu'il a développée. A côté ou peut être en dedans de sa vie d'entrepreneur, Yann, avec son épouse Lydwine, a développé de multiples projets. Celui de transformer une immense bâtisse à l'abandon surplombant la baie de Dinard en hôtel de luxe, le *Castelbrac*, et de réserver la plus belle pièce de cet hôtel à une chapelle malgré la perplexité des architectes. Ou encore celui de créer une association, *Voile solidaire*, pour faire partager sa passion de la voile à des personnes pour qui cette passion n'était pas accessible a priori : des personnes handicapées, des jeunes en foyers d'accueil, des anciens détenus, des résidents d'EHPAD ; des sorties en mer sont ainsi organisées toutes les semaines, sources de joie immense pour ces personnes. En 2017, Yann a fondé sous l'égide d'une fondation à but non lucratif, les *Cafés joyeux* pour rendre le handicap visible au cœur des villes ; les *Cafés joyeux*, véritable entreprise ayant vocation à s'autofinancer à terme, sont une famille de cafés et de restaurants dont on entend de plus en plus parler et qui font travailler des personnes ayant un handicap mental, permettant ainsi à des clients ordinaires, de rencontrer des gens différents et de rompre la barrière de la peur, de l'appréhension, de la réticence face à la différence.

Yann Bucaille

Je suis très heureux de partager cela avec de grands témoins que je connais très bien et qui savent que je ne suis pas ici par hasard. Ils ont beaucoup contribué à mon chemin de vie ; et vous, Jean-François, j'ai envie avant tout de vous souhaiter un joyeux Roch Hachana. Je suis très touché par votre présence ici. Chacun d'entre nous, avec nos différences, avec nos différentes approches, est aimé de Dieu, et c'est une joie de savoir qu'on peut se rassembler autour de ce thème qu'est la vie intérieure.

Jérôme m'a décrit comme un multi-entrepreneur, comme une personne qui est dans l'action. Je voudrais vous apporter une précision sur l'association *Voile solidaire* qui, je l'espère, me survivra : les sorties en mer ont lieu avec des gens très différents, principalement des personnes en situation d'exclusion et de fragilité, à bord de ce bateau nommé *Ephata* ; c'est un grand catamaran qui a été adapté pour embarquer des handicapés en fauteuils roulants ; j'ai rencontré à l'occasion de ces navigations des personnes qui en Bretagne n'avaient jamais vu la mer ! On ne soupçonne pas la situation d'exclusion de certaines populations en France même. L'association continue son œuvre : elle fait à peu près 70 navigations par an que je réalisais toutes au démarrage avec mon épouse ou avec une équipe de bénévoles, en tant que skippers, et cette année, j'ai pu faire encore trois sorties. Donc la bonne nouvelle c'est que ça se poursuit.

En fait, quand on vit dans l'action et qu'on veut avoir des activités, il y a un risque de dispersion, d'épuisement, et toutes les actions peuvent n'être qu'un feu de paille. Je pense beaucoup à l'Évangile d'aujourd'hui (Lc 8, 4-15 – La parabole du semeur) : si on veut porter du fruit, il faut s'assurer que les racines sont solides, qu'elles prennent en profondeur. Et c'est là où on est vraiment dans le thème sur la vie intérieure. Plus on agit, et c'est ce que j'essaie de faire, plus il faut travailler, soigner sa vie intérieure au travers de beaucoup de moyens, principalement la prière. Toute œuvre est à risque s'il n'y a pas de vie intérieure pour la porter, et c'est un peu le danger qui nous guette avec toutes ces actions qui sont médiagéniques et qui le sont volontairement parce que notre mission dans ce projet des *Cafés Joyeux*, c'est évidemment l'inclusion par le travail, mais c'est aussi de changer le regard des gens sur la différence. Et donc nous bénéficions des médias aujourd'hui, dans la mesure où ils viennent à nous, avec tous les risques que ça comporte. Les restaurants qui recrutent des personnes en situation de handicap existent depuis la nuit des temps et ils font un travail formidable ; la différence c'est que le *Café joyeux* est une entreprise ordinaire, qui a pignon sur rue, qui se trouve dans des endroits plutôt

bien positionnés au cœur des villes, parce qu'on veut rendre visible la fragilité, dans un contexte où en général la ville est réservée aux plus forts ; les moins forts sont en périphérie, ils sont à l'extérieur, ou alors ils sont par terre ! Et, pour pouvoir survivre nous-mêmes, on essaye de ne plus les voir ; on les enjambe ! Beaucoup de personnes qui sont dans la rue portent un handicap au départ. Et donc notre but est de rendre visible la fragilité, la différence, mais sous un angle joyeux, parce qu'ils ont quelque chose de magnifique à nous dire et à nous montrer.

La vie intérieure est essentielle parce que, si elle ne prend pas racine en profondeur, tout ce que l'on peut entreprendre s'effondrera comme un château de cartes. C'est pourquoi on prie tous les jours avec mon épouse pour qu'effectivement toutes nos actions soient bien guidées par le Seigneur, par l'action de l'Esprit Saint, pour que ce soit la volonté de Dieu et non pas celle des hommes.

J'en viens maintenant à l'écologie. L'écologie, c'est le discours sur la maison. En fait l'écologie c'est prendre soin de la maison intérieure. Finalement c'est magnifique, parce que pour le croyant, la maison c'est ni plus ni moins l'homme. On parle beaucoup d'écologie aujourd'hui, et effectivement il y a des changements climatiques importants, mais le centre de l'écologie, c'est l'homme. Quand on sait que tout homme est une maison qui ne demande qu'à être habitée par Dieu, eh bien il y a évidemment urgence à prendre soin de cette maison. Le fait que Dieu habite chez l'homme, que mon cœur, que mon âme, que ma vie intérieure sont habités par Dieu, cela me procure de la joie, mais avant tout cela me procure de la dignité, et une vraie responsabilité. Nous avons tous, ici, chacun d'entre nous, une énorme responsabilité, parce que nous portons en nous, dans notre vie intérieure, la présence de Dieu. Alors, qu'est-ce qu'on en fait ?

J'ai toujours cette photo dans mon bureau d'un paysage des côtes d'Armor, où on voit un gros rocher dans un paysage magnifique avec la mer vert émeraude et, au milieu du rocher, comme sur une dent creuse, une maisonnette bâtie par les hommes ; ils n'ont pas construit une tour de Babel ; le toit de la maison ne dépasse pas le haut du rocher sur les deux côtés. Cette image m'inspire beaucoup, parce que c'est comme si Dieu avait prévu que l'homme puisse continuer de construire à sa suite. Dieu a laissé à l'homme la responsabilité et la chance de donner le dernier coup de pinceau. Cette photo est beaucoup plus belle que s'il y avait juste un rocher sans maison ; parce qu'il y a l'action de l'homme derrière. Par notre travail, par notre présence, nous sommes co-créateurs, co-constructeurs. Et comment je fais, moi, pour m'assurer que, dans ce temple qui est en moi, Dieu trouve sa place, comment je m'assure de pouvoir nourrir cette vie intérieure, comment je me connecte à ma vie intérieure, comment je m'assure que mon cœur soit 24 heures sur 24 en lien avec mon intelligence ?

J'ai eu la chance de passer une semaine de vacances cet été en Corse avec un très bon ami, très engagé dans les combats écologiques, et nous étions dans un paysage magnifique, à l'endroit des Aiguilles de Bavella. Un jour, on ne voyait pas les Aiguilles qui n'étaient qu'à quelques kilomètres, parce qu'il y avait de la fumée qui venait des incendies du Var. Mon ami me dit : « l'année dernière c'était l'Australie, avant c'était le Brésil, cette année c'est la Turquie, c'est l'Algérie, là c'est le Var où des centaines de milliers d'hectares sont en feu, la planète brûle ! Et le dénominateur commun entre toutes les crises, c'est l'excès ». Tout de suite on fait le rapprochement avec *Laudato Si'* ; en effet, le Pape ne cesse de nous rappeler la joie de la sobriété ; quelques passages de *Laudato Si'* (204) illustrent le fait que, si on ne travaille pas sa vie intérieure, il se crée un vide et ce vide, l'homme le compense par tout ce qui n'est pas sobre, par l'excès. « *En effet, plus le cœur de la personne est vide, plus elle a besoin d'objets à acheter, à posséder et à consommer* ». La crise économique est un appel à une profonde conversion intérieure. « *La situation actuelle du monde engendre un sentiment de précarité et d'insécurité qui, à son tour, nourrit des formes d'égoïsme collectif* ». Le monde va mal, certainement parce qu'il y a un rejet de gaz à effet de serre trop important, mais d'abord parce que nos vies intérieures ne sont pas soignées et parce qu'on crée une insécurité qui est compensée par l'excès, par l'enfermement sur soi, par l'individualisme, par finalement une forme de développement des inégalités. Ce qui me préoccupe plus encore que le fait que les hectares de terre s'enflamment, c'est que les inégalités se creusent. On

s'en rend compte sur un sujet que je connais bien et qui est celui de la différence, et donc du handicap. Est-ce que vous savez que la France consacre 52 milliards d'euros par an au handicap, un des plus gros budgets de l'Etat, supérieur à la culture, l'éducation, l'enseignement et la recherche réunis ? Est-ce que vous savez qu'en France 700.000 personnes portent un handicap mental et que, parmi ces 700.000 personnes, seulement 0,5% travaillent dans une entreprise ordinaire et donc que la plupart de ces handicapés ne travaillent pas ? Pourquoi ? Parce que, dans ce système que le Pape appelle « la tyrannie d'une économie sans visage », les pauvres, les plus fragiles, les plus petits, à cause de leur différence, à cause de leur fragilité, n'ont pas de place dans l'économie ordinaire.

N'est-ce pas par notre travail que nous allons trouver notre joie, notre dignité ? Bien sûr aussi par notre famille. Les femmes ou les hommes qui sont au foyer travaillent aussi ; c'est une forme de travail d'accompagner les enfants, de s'occuper d'eux. C'est donc dans le travail qu'on trouve sa dignité et sa joie, et si on ne laisse pas la possibilité aux personnes fragiles d'avoir un travail, on crée des inégalités encore plus importantes. Avec l'entreprise des *Cafés joyeux*, on essaye un peu de compenser ces inégalités. Cette entreprise comprend aujourd'hui 51 *équipiers joyeux* qui emploient des autistes, des porteurs de trisomie 21, des personnes qui ont des troubles cognitifs. On essaye de leur apporter une formation ; on a lancé un centre de formation d'apprentis joyeux qui est un CFA, lequel vient d'avoir un agrément et délivre un diplôme reconnu par la branche professionnelle, un certificat de qualification professionnelle d'agents polyvalents. Tous les handicapés embauchés ont un CDI. C'est très important car il faut savoir que la plupart des handicapés que l'on recrute ont dû quitter l'école à l'âge de douze ans parce qu'ils n'ont pas les mêmes capacités que nous, et pourtant ils sont capables. On leur remet un diplôme qui est reconnu par l'Etat grâce à cet agrément qu'on vient d'obtenir ; et ils ont un CDI, un contrat qui change leur vie. On a doublé la capacité des *Cafés joyeux* en un an, ce qui est énorme ; on a toute une équipe formidable qui travaille dans ces cafés, et on a l'intention d'avoir une centaine d'*équipiers joyeux* d'ici huit mois. Et puis, ça va continuer grâce à une générosité énorme qui est fédérée autour de ces *Cafés joyeux*.

Je vais terminer par un petit témoignage très concret qui illustre la façon dont mon épouse et moi-même essayons de malaxer cette vie intérieure, sachant qu'on a beaucoup à faire. Ça illustre aussi ce qu'on vient de dire sur les inégalités et les fragilités. Peut-être avez-vous entendu ces questions que le Pape a posées dans l'avion de retour de son voyage en Europe centrale ? Il y a une question que j'ai retenue : « est-il normal de tuer quelqu'un quand on a un problème ? ». Nous avons vécu mon épouse et moi-même un des moments les plus forts de notre vie, engageant l'unité entre notre vie intérieure et notre vie incarnée. Il y a trois ans, on a fêté nos 20 ans de mariage, on a fait une très grande fête, tous les gens du coin étaient invités, on avait organisé une messe dans le jardin. Une semaine plus tard, mon épouse me dit : « Yann, c'est très étonnant, mais je crois que je suis enceinte ». Notre fille aînée avait à ce moment-là 18 ans ; autant vous dire que cette grossesse n'était pas du tout prévue parce que mon épouse a vécu de grandes souffrances à chaque grossesse, lesquelles sans doute l'ont fait grandir. Mais le fait qu'elle soit enceinte a fait l'objet d'un travail d'acceptation immédiat. On a voulu connaître le sexe de cet enfant qui était un garçon ; on a pris la décision de l'appeler Lazare. A la troisième échographie, on apprend que l'enfant est condamné parce qu'il n'a pas de reins. Le médecin nous dit tout de suite : la salle des IMG est juste en-dessous et on peut vous prendre mercredi ou jeudi prochain. Dans la mesure où l'enfant n'allait pas pouvoir vivre (parce que dès l'instant où le cordon sera coupé, il n'y aura pas d'oxygène et il mourra étouffé), dans la logique du médecin, il fallait interrompre la grossesse. Pourtant, Lazare était vivant et heureux dans le ventre de sa mère. Alors pourquoi lui ôter la vie maintenant ? Ça a été pour nous l'objet d'un grand travail de vie intérieure et une énorme joie d'accompagner cet enfant jusqu'à la naissance. L'hôpital qui s'était montré au départ très réfractaire à notre projet nous a finalement accompagnés avec bienveillance (avec maladresse parfois), car les médecins, sages femmes et infirmières ont entendu notre désir, ils ont vu que nous étions très volontaires dans notre démarche. Au moment de l'accouchement, on a transformé la salle de travail en petite chapelle. J'ai tenu dans mes bras un petit garçon, notre Lazare ; il était rayonnant. J'ai eu la chance de rencontrer le Pape, j'ai eu la chance de voir des personnes très importantes, le

Président de la République est venu me voir au *Café joyeux* des Champs Élysées, mais je crois que la personne la plus importante que jamais je rencontrerai de toute ma vie, c'est ce petit Lazare dans les bras de ma femme, dans mes bras, tout petit, tout fragile, et pour cause, il était déjà mort. Lazare, j'en suis sûr est un saint. N'est-ce pas le but pour des parents que de mener leurs enfants au Ciel ? Lazare nous a confirmé que nous avons accompli notre mission. Lazare nous protège de là-haut.

La fragilité, quand elle vient sur terre, a un message à nous passer ; si on l'accepte, on en est remercié, on en est récompensé. Et cela je pense que c'est le fruit d'un travail dans notre vie intérieure avec un vrai combat. Enfin, à la demande de Jérôme, je vais partager avec vous ce petit texte extrait des confessions de saint Augustin qui m'a beaucoup inspiré : « Tu étais au-dedans de moi et moi j'étais dehors, et c'est là que je T'ai cherché. Ma laideur occultait tout ce que Tu as fait de beau. Tu étais avec moi et je n'étais pas avec Toi. Tu as crié, et Tu as vaincu ma surdité. Tu as montré Ta lumière, et Ta clarté a chassé ma cécité. Tu as répandu Ton parfum, je T'ai humé, et je soupire après Toi. Je T'ai goûté, j'ai faim et soif de Toi. Tu m'as touché, et je brûle du désir de Ta paix. » Amen !

Jérôme Lacaille

Grand merci cher Yann, de nous avoir confié ces paroles si personnelles, vivantes et émouvantes. Je propose que nous les gardions pour l'instant dans notre intelligence et notre cœur, pour en reparler après le témoignage de Jean-François Bensahel.

Jean-François maîtrise avec la même dextérité les lettres et les chiffres. Il s'investit avec une égale fécondité dans la vie temporelle et la vie spirituelle, puisque Jean-François est chef d'entreprise et il est parallèlement président de la synagogue de la rue Copernic, et co-président de Judaïsme en Mouvement. Je lui suis particulièrement reconnaissant d'être venu un samedi. Jean-François est normalien, agrégé de mathématiques, ingénieur du corps des mines, et il publie des ouvrages. J'en ai deux en tête : un avec Pierre d'Ornellas sur les relations entre les juifs et les chrétiens, et plus récemment en 2019, un ouvrage sur saint Paul. Merci beaucoup Jean-François d'être parmi nous.

Jean-François Bensahel

Merci à vous. C'est vrai que le shabbat matin je suis à la synagogue, mais je n'ai toutefois pas l'impression de m'être trompé de lieu en venant ici aujourd'hui. Donc merci vraiment à vous de votre disponibilité et de votre accueil, mais je connais de longue date l'ouverture des chrétiens vis-à-vis des Juifs ; je connais d'ailleurs certains d'entre vous depuis longtemps.

Les Juifs vivent ces jours-ci un moment extrêmement particulier. Nous sommes en effet dans les 21 jours consacrés à la vie intérieure, et, dans cette période d'anticyclone spirituel, nous devons nous remettre en question. Préparée le mois précédent, cette période débute par Roch Hachana, le nouvel an. Mais Roch Hachana, il ne faut pas se tromper, c'est la célébration de la création de l'homme. Avant-hier nous avons eu Kippour, dont la deuxième partie de l'après-midi a été spécifiquement consacrée à la vie intérieure. Et là il s'agit de bien entendre la sonnerie qui est une corne de bélier dont la vocation est de réveiller nos consciences et nos cœurs pour nous permettre de mieux agir, car cette sonnerie marquait l'année jubilaire, année de libération pour tous les habitants du pays. Il ne s'agit pas d'améliorer notre intelligence, notre capacité à raisonner comme chez Spinoza, mais d'améliorer, par un examen de conscience, pas seulement individuel, mais aussi collectif, notre capacité de vie intérieure pour améliorer, ce faisant, notre vie extérieure. Le jeûne de Kippour a une vocation ; là encore il suffit de lire Isaïe (58, 6) : « *Voici le jeûne que j'aime* ». Sa vocation est de nous mettre à la place de celui,

quel qu'il soit, juif ou pas, qui est sur le pavé et qui n'a rien à manger. Et pour être sûr que nous ayons bien compris, à partir de lundi soir commencera la fête de Soukkot, la fête des cabanes, qui est la fête du retour au désert. On doit essayer de vivre dans le dépouillement, dans des cabanes (et dans nos villes c'est un peu difficile), nous rappeler que la nourriture vient d'en haut, que la nourriture est spirituelle avant tout ; moment où on doit réapprendre la vulnérabilité ; moment où on doit essayer de comprendre qu'il n'y a pas que des forts et des puissants, mais que la vulnérabilité, la fragilité, font partie de nos vies, de la vie. Mais Soukkot, c'est aussi le moment où, dans le Temple, le grand prêtre disait les bénédictions pour les 70 nations. C'est à dire que ce moment de dépouillement est aussi le moment de l'accueil des nations et de la construction d'un lien organique avec les nations. La fête de Soukkot se terminera le 27 septembre par la fête de Hoshana Rabba, par les processions des Hoshanot, puisqu'à Soukkot nous faisons mémoire du psaume 118, psaume de salut : de grâce Sauve-nous, Secours-nous. C'est le moment final des supplications qui clôt cette période de méditation, et qui dans le christianisme a été déplacé au moment des Rameaux. Voilà ce moment d'exigence vitale, d'anticyclone spirituel. Il n'est pas possible d'être spirituellement juif si on n'est pas profondément travaillé par ces 21 jours, si on y assiste en spectateur.

Et pourtant, pendant très longtemps, je n'ai pas su que faire de ces exhortations. J'étais hanté par un certain nombre de textes et de messages, évidemment, mais je ne savais pas comment les transformer. Mais trois d'entre eux ainsi qu'un tableau m'ont, au fur et à mesure, mis en mouvement. Je garderai l'un des textes pour la fin, c'est un texte que nous lisons, à cette heure-ci, parmi les prières du samedi matin.

A Kippour, on a l'habitude de faire mémoire d'un certain nombre d'aphorismes. Nous avons un grand sage qui est à peu près contemporain de Jésus puisqu'il est mort en 9 de notre ère : Hillel. Dans le judaïsme il y a deux écoles : l'école de la fermeture que nous voyons trop souvent et qui est l'école dite de Shammaï, c'est l'école de l'entre-soi ; et l'école de Hillel qui est l'école de l'ouverture, de l'accueil ; et de lui nous avons appris : « *Si je ne suis pas pour moi, qui le sera ? Mais si je ne suis que pour moi, que suis-je ? Et si pas maintenant, quand ?* ». On voit très bien ce que c'est que d'être pour soi. Mais n'être que pour soi, être si peu de chose, qu'est-ce que cela veut dire ? Comment se laisse-t-on habiter par cette phrase si profonde ? Voilà donc un premier petit texte qui n'a pas cessé de me hanter et de me travailler.

Le deuxième texte figure au chapitre 16 du Deutéronome, verset 20 : « *Justice, justice tu poursuivras avec acharnement...* » ; et la suite du texte est encore plus forte : « *...si tu veux te maintenir en possession du pays que l'Éternel ton Dieu te destine* ». C'est à dire que l'on ne peut pas habiter au sein d'une collectivité quelle qu'elle soit, si on n'a pas la justice au cœur. Ceci est devenu ma deuxième obsession.

La troisième obsession, qui n'a rien à voir, est issue d'un tableau de Bellini, lequel est conservé à la Frick Collection de New York et qui s'appelle : « *Saint François au désert* ». J'ai découvert ce tableau par hasard il y a plus de trente ans. Et là, j'ai été figé pendant cinq minutes devant ce tableau. Chaque fois que j'allais à New York, j'allais à la Frick Collection pour voir ce tableau de Bellini qui pour moi est un des sommets de l'art. J'ai fini par comprendre à force d'y aller, pourquoi : dans ce tableau, François d'Assise entend l'appel, et, j'ai fini par entendre, à voix très basse, sans aucun doute, : « *Me voici* ». « *Me voici* », c'est la réponse qu'Abraham, que Jacob, que Moïse, que François d'Assise, on pourrait dire que Jésus, donnent à Dieu, quand Dieu les appelle. J'ai fini par comprendre qu'il fallait quand même oser dire « *Me voici* », en toute humilité, malgré et avec la conscience de nos faiblesses, de nos

petitesses, de nos insuffisances. Et je l'ai d'autant plus compris en méditant sur notre monde qui enveloppe, à l'opposé, une civilisation de la démesure ; et la démesure, c'est la démesure de l'individu-roi qui défait, qui a défait tous les rois, tous les symboles, tout ce qui porte de l'autorité, qui ne veut plus s'inscrire dans une histoire, qui pense qu'il va, lui, comme un démiurge, tout réinventer, par son intelligence ou sa grâce. Pour l'individu-roi, qui a tous les droits, chacun a ce qu'il mérite ; le système est cohérent. C'est à dire que « si tu t'es mal débrouillé, c'est de ta faute ; si tu n'as pas su traverser la rue pour trouver du travail, eh bien c'est de ta faute ; si tu es pauvre, c'est de ta faute ! » Ce n'est pas par hasard que le monde brûle, que les arbres brûlent, que la violence augmente. C'est parce que nous sommes de plus en plus vidés de l'intérieur, et, dès lors, incapables de voir avec exactitude à l'extérieur. Et alors, la question qui s'est imposée à moi, c'est : comment puis-je contribuer à éteindre l'incendie ?

Je me dis toujours que je suis rapide pour ce qui a peu d'importance et très lent pour ce qui est essentiel, hélas. Eh bien, et cela m'a pris beaucoup de temps, éteindre l'incendie m'imposait d'aligner bien plus profondément mes actes et mes pensées, ma vie intérieure et ma vie extérieure, en comprenant que mon questionnement spirituel, mon problème spirituel à moi, rencontre le problème matériel de mon prochain. Il m'a fallu beaucoup de temps, hélas, pour comprendre comment les textes et le tableau dont j'ai parlé, m'obligeaient à me mettre sur le chemin du changement et à essayer d'agir au quotidien. Cela, je ne l'aurais pas fait si je n'avais pas été hanté, travaillé par ces textes et aussi par un certain nombre de rencontres.

J'ai donc pris alors trois décisions. Je disais que dans le monde juif il y a deux tendances : le monde fermé dit de Shammaï et de son école, qui est ce que vous voyez du monde juif en général, et le monde de l'ouverture, le monde dit de Hillel et de son école. Nous avons, avec d'autres, décidé de faire exister le judaïsme de Hillel, avec une idée d'ouverture et d'engagement social très claire : nous devons, nous aussi, et ça n'a jamais été fait, nous soucier des pauvres, d'abord autour de nos lieux de culte. C'est en fait une révolution ; pour les chrétiens, ça ne l'est pas. Pendant 25 siècles d'histoire, les juifs avaient dû prendre l'habitude du ghetto. Ce que nous voulons faire, c'est par exemple, et à titre symbolique, distribuer des pains de shabbat, des hallots, à ceux qui en ont besoin. Je suis convaincu que nous ne saurons le faire, que nous ne pourrons le faire, qu'avec les chrétiens ; d'une part, parce que les rencontres que j'ai faites, avec l'Archevêque Pierre d'Ornellas et avec tant d'autres, m'ont convaincu qu'il y a un lien organique entre juifs et chrétiens, et que, l'un pour l'autre, nous sommes l'autre du dedans, et aussi parce que les chrétiens savent faire ; on ne s'improvise pas bienfaiteur, cela demande une grande expérience. Je voudrais donc que nous menions ces actions avec les chrétiens. C'est profondément transformant pour nos synagogues.

En ce qui concerne la vie professionnelle, nous faisons un métier dont Jérôme n'a pas dévoilé le côté « glamour », et à juste titre ! Notre métier consiste à faire du recouvrement de créances. Là aussi, pendant des années, nous faisons du recouvrement de créances, et nous étions plutôt efficaces, puisque nous sommes le leader du marché. Mais nous ne nous intéressions pas à ce que vivait ceux à qui nous parlions. Nous étions inconsciemment convaincus que l'individu-roi ne pouvait être qu'une victime consentante : s'il lui arrivait des problèmes, c'était sans doute un peu de sa responsabilité. Et puis, un jour, là aussi, je me suis trouvé profondément insatisfait du métier tel qu'on l'exerçait, car nous sommes placés à un endroit où nous sommes en relation avec ceux qui ont des difficultés de paiement. Il m'est apparu que nous ne pouvions plus être indifférent. Nous avons pris le problème à bras le corps. Nous nous sommes lancés dans un programme de segmentation des populations de débiteurs pour essayer d'identifier ceux qui ont de vrais soucis - parce qu'il n'y a pas que des anges... -

et pour ceux qu'on aura identifiés comme en train de glisser dans la pauvreté, nous allons nous mobiliser pour les accompagner. Nous avons fait des enquêtes et constaté qu'il y a tellement de dispositifs d'aides que les gens sont perdus ; ils ne savent pas à ce quoi ils ont droit. Ils vivent parfois des situations qui les empêchent de reprendre un peu de sérénité et de se poser. J'ai proposé que l'on bâtit d'abord un observatoire de l'appauvrissement, parce qu'en France on se soucie des situations extrêmes, c'est à dire quand tout va bien, ou quand tout va mal ; mais quand tout va mal c'est souvent trop tard. En revanche pour les situations intermédiaires nous avons la capacité d'agir car nous avons la possibilité de comprendre les situations durement vécues. Nous avons les données d'incidents de paiement à peu près pour toute la France, parce que nous avons des clients dans tous les secteurs. Aussi nous avons décidé de constituer une équipe d'une quinzaine de collaborateurs qui sont en train d'apprendre ce métier d'accompagnement ; pour ce faire, nous travaillons avec des associations d'accompagnement déjà existantes. Avec cette quinzaine de collaborateurs, nous sommes en train de nous équiper pour identifier et pour essayer de venir en aide à un certain nombre de personnes, de familles, pour qu'elles ne « glissent » plus. Voilà où nous en sommes. Je suis convaincu que de même que celui qui vit par l'épée périra par l'épée, a contrario celui qui a le bon discours, la bonne compréhension d'une situation difficile, a plus de chance de maximiser sa capacité à recouvrer des créances, donc c'est bien pour tout le monde et pour nos clients entreprises. En résumé, notre obsession est désormais de nous mobiliser pour accompagner les sept à huit millions de personnes en France - c'est vertigineux - en voie d'appauvrissement.

Enfin, se soucier de l'intérieur de l'entreprise également et pas uniquement de l'extérieur. C'est à dire se soucier de nos collaborateurs et se poser la question : qu'est-ce que la justice dans le monde du travail, dans un monde hiérarchique, où finalement les puissants sont les diplômés, où les managers encadrent et donnent des ordres à leurs subordonnés ? Pendant des années, j'ai beaucoup cru au mérite, à la supériorité du diplôme du manager (quand on a fait des études, on y croit quand même !), mais je me suis rendu compte que chaque fois que j'ai été confronté à des problèmes sociaux, c'était en fait un problème de responsable, de manager, de chef, de patron. « *Justice, justice, tu rechercheras tout le temps* », si je l'applique à ce monde professionnel, j'aboutis à la conclusion que la méritocratie, ça n'est pas très juste : je ne suis pas responsable de mes talents (j'étais bon en mathématiques, mais je n'y suis pour rien). Alors notre responsabilité, c'est d'ouvrir la porte dans nos entreprises à ceux qui ne sont pas les produits de la méritocratie, pour faire en sorte qu'ils aient de belles vies professionnelles ; ces collaborateurs seront évidemment un peu différents, ils seront un peu moins formels, ils seront peut-être moins habiles au départ, mais ils peuvent apprendre, et ils ont bien d'autres qualités. Je me rappelle un de nos collaborateurs qui était réparateur d'ascenseur et qui est devenu aujourd'hui, de manière remarquable, responsable de la sécurité de notre groupe.

Ma condition juive, les textes que je vous ai cités et ce tableau de Bellini qui s'adresse à tous, m'ont mené là où j'en suis actuellement, et j'espère bien que ça n'est que le début. Car il y a urgence. Cette urgence, c'est l'urgence d'une écologie de la vie intérieure, c'est à dire d'une vie qu'il faut se donner les moyens de cultiver pour qu'elle puisse nourrir des relations sereines et pacifiées avec le monde extérieur, pour que, partout, poussent de grands arbres humains, beaux, puissants avec des racines solides, pour que nous puissions arriver à construire avec chaque homme, une relation d'amitié. C'est un voyage et je n'en suis sans doute même pas à la fin de la première étape... J'ai encore tant à apprendre. Mais j'espère qu'un peu plus tard, quand il me sera demandé : « alors, est-ce que tu as bien agi ? » et que je ne saurai que répondre, j'aimerais bien entendre murmurer : « eh bien, tu as été un peu utile ». Cela n'aura été possible que parce que j'aurai finalement aligné vie intérieure et vie extérieure, la vie dans la maison et la vie hors de la maison, c'est à dire une maison où il n'y a plus de portes et de fenêtres, où ce qui se passe à l'intérieur et ce qui se passe à l'extérieur ne relèvent pas de registres

différents. C'est cela qui doit permettre de faire un peu progresser la cause de la justice et de l'amour. Car il faut tout autant aimer la justice qu'il est juste d'aimer.

Pour terminer je voudrais vous lire un texte que nous lisons le chabat matin et qui est le psaume 146 (145 dans la terminologie chrétienne). Nos rabbins ont l'habitude de le lire en hébreu ; je leur ai demandé pourquoi ils ne le lisaient pas en français. Ce qu'ils font maintenant.

« Louez l'Éternel ! Mon âme, loue l'Éternel !

Je louerai l'Éternel tant que je vivrai, Je célébrerai mon Dieu tant que j'existerai.

Ne vous confiez pas aux grands, aux fils de l'homme, qui ne peuvent sauver.

Leur souffle s'en va, ils rentrent dans la terre, et ce même jour leurs desseins périssent.

Heureux celui qui a pour secours le Dieu de Jacob, qui met son espoir en l'Éternel, son Dieu !

Il a fait les cieux et la terre, la mer et tout ce qui s'y trouve. Il garde la fidélité à toujours.

Il fait droit aux opprimés ; Il donne du pain aux affamés ; l'Éternel délivre les captifs ;

L'Éternel ouvre les yeux des aveugles ; L'Éternel redresse ceux qui sont courbés ; L'Éternel aime les justes.

L'Éternel protège les étrangers, Il soutient l'orphelin et la veuve, mais il renverse la voie des méchants. L'Éternel règne éternellement ; Ton Dieu, ô Sion ! subsiste d'âge en âge ! Louez l'Éternel ! ».

Tour de table

Après quelques instants de silence, les participants sont invités à dire ce qui a plus particulièrement résonné en eux dans les deux témoignages de Yann et Jean-François. Leur prise en parole est retranscrite ci-dessous dans l'ordre des interventions.

J'ai été percuté aussi bien par ce que nous a dit Yann que par ce que nous a dit Jean-François. J'ai ressenti qu'il y a un contenu à la vie intérieure. La phrase qui m'est venue à l'esprit, c'est : « c'est la miséricorde que je veux et non les sacrifices » (Mt 9, 13). C'est une phrase qui en fait nous travaille beaucoup plus qu'elle ne nous est évidente. Qu'est-ce que c'est que la miséricorde et qu'est-ce que sont ces sacrifices qu'il faut écarter ? Ce n'est pas si simple, mais j'ai bien entendu cela par tout ce qui a été dit par l'un et par l'autre. Cela s'est traduit dans ma propre prière le jour où j'ai découvert qu'il y avait une articulation entre la lecture des psaumes qui est essentiel à la prière du chrétien comme du juif, et la prière d'intention, où on prie pour d'autres. Ça connecte l'intérieur et l'extérieur et ça fait voir autrement la prière des psaumes et la prière d'intention.

En fait, la vie intérieure, c'est un rythme ; et ça a été dit aussi bien par Yann Bucaille que par Jean-François Bensahel. Chez moi, dès qu'on part en promenade, on est rythmé par un merle qui est sur un arbre, par une petite chapelle et en gros, tous les trois kilomètres on peut faire une halte, même si on

est parti pour une promenade sportive ou une balade en VTT. Je crois en fait que c'est ce rythme qui est important. Il ne s'agit pas d'une course d'obstacles, mais d'un chemin où on trouve un témoin à chaque étape de sa promenade pour entretenir cette flamme qui parfois est fragile.

Dans le fait de parler d'écologie de la vie intérieure, il y a une bonne nouvelle : cette bonne nouvelle c'est qu'on part du postulat qu'on a une vie intérieure. Mon expérience personnelle, c'est qu'on est plus ou moins sensible à cette vie intérieure. Il me semble que les chrétiens sont plus en connexion avec leur vie intérieure le dimanche que les autres jours de la semaine. Dans le témoignage de Yann, j'ai ressenti que la connexion avec sa vie intérieure restait constante et donc que ses actions étaient cohérentes dans la vie quotidienne. Peut-être que les juifs, par leurs pratiques, peuvent nous aider à rester constamment connectés à notre vie intérieure ; existe-t-il dans les pratiques juives les moyens de se connecter à son moi intérieur du shabbat et à son moi intérieur des autres jours de la semaine dont nous pourrions nous inspirer ? Je m'adresse à Jean-François.

Jean-François Bensahel

Durant le Shabbat, nous vivons un moment messianique ; c'est à dire que l'on vit comme si on était déjà dans les temps messianiques. Mais comment fait-on pour que cet état-là se répète dans la semaine et ne s'éteigne pas complètement ? On dirait en physique que c'est un problème de répétition du signal. Il n'y a pas de miracle, mais il y a quelque chose qui peut nous aider, qui est la pose des tefilines. Les tefilines sont des lanières de cuir qu'on met sur son bras, autour de sa tête et autour du cœur. Ce rite m'est resté étranger pendant des années. En fait, c'est une façon de connecter son cerveau, sa main et son cœur. On peut mettre les tefilines une fois dans la semaine entre deux shabbat. Cela peut aider à maintenir la connexion. Mais c'est avant tout l'unification de notre personnalité qui nous permet de progresser. Pour certains, ça va très vite, pour d'autres, comme moi, ça va très lentement. Il faut travailler sur le corps pour que le cœur et le cerveau progressent. Juifs et chrétiens partagent à cet égard des enseignements et des Traditions qui vont dans le même sens.

Reprise du tour de table

Je partage assez l'objectif personnel de Jean-François qui est qu'à la fin de sa vie on puisse estimer qu'on a été un peu utile et alors la balance des bonnes et des mauvaises actions pencherait plutôt du bon côté. En ce qui concerne l'entretien de la vie intérieure, quelle balance faites-vous entre la prière et la méditation ? Il me semble que la prière vient assez naturellement, notamment avec les psaumes et d'autres prières. Je dois dire qu'il y a quinze ans les psaumes ne me parlaient pas du tout. Puis, ces dernières années, tous les matins avec mon épouse, nous commençons notre prière par un psaume et maintenant je trouve les psaumes magnifiques. Quant à la méditation, je reconnais que personnellement ça n'est pas quelque chose qui me vient très naturellement. Je ne fais pas ce que certains font, c'est à dire se mettre en méditation profonde pour être inspiré et régler un problème.

Yann Bucaille

La vie c'est comme un arbre, qu'elle soit professionnelle, personnelle ou familiale. Et plus l'arbre grandit et porte du fruit, plus il doit prendre racine. Et j'ai compris cela : à partir du moment où on est passé de la compréhension de la Loi, du Shabbat, comme des règles presque obligatoires à la conscience que la Loi, le Shabbat, sont au service de nos vies, de nos frères, de notre famille, on a beaucoup plus envie de rythmer notre vie, non pas par obligation, mais par nécessité. Après, on peut parler de prières, de méditations, de sacrements... On a des outils qui sont merveilleux, nous les chrétiens et vous les juifs, que ce soit la prière régulièrement au cours de la journée, ou que ce soit les laudes... peu importe. Ce qui compte c'est de rester connecté, encore plus quand on est dans le monde extérieur, dans cette crasse humaine qu'est le monde économique, avec ses difficultés. Je pense qu'il y a des gens qui prient de façon formidable dans le métro, dans des situations rocambolesques, et qui restent très connectés avec Dieu. Est-ce que c'est la méditation ? Peut-être. Je pense que tout ce qui est autour, comme notamment les rites, est très utile.

Jean-François Bensahel

Les voies du Seigneur sont impénétrables ! La seule chose que nous pouvons dire, c'est que chacun de nous, nous avons une tradition plurimillénaire et il faut que nous acceptions de l'habiter sincèrement et sérieusement ; c'est aussi simple que ça. Évidemment le monde moderne a développé des techniques de méditation, pourquoi pas ! Mais pour moi ça n'a pas grand-chose à voir avec la prière, et notamment la prière des psaumes. J'ai d'ailleurs redécouvert la prière des psaumes par la fréquentation des chrétiens, parce que, pour des raisons historiques, comme les psaumes étaient devenus la prière des chrétiens, les juifs pour lesquels la prière des psaumes était pourtant essentielle, en faisaient une lecture un peu trop rapide et uniquement en hébreu. Je rappelle que tout le monde, parmi les juifs, ne comprend pas l'hébreu, loin de là. En ayant assisté à des messes un certain nombre de fois, j'ai compris qu'il fallait changer. Et donc, j'ai suggéré dans nos offices de refaire découvrir les psaumes à tous. Je crois qu'il faudrait lire un psaume tous les jours, le matin, tranquillement, doucement en se levant. Cela change la vie et ça permet d'habiter le temps ; ça permet de faire du temps un ami et non pas un ennemi. Si, en commençant la journée, on faisait cet exercice spirituel et qu'on se préparait aux quinze ou aux seize heures qui viennent, on aurait plus de chance de passer une bonne journée quoi qu'il arrive. Pour moi les psaumes sont vraiment de la méditation profonde.

Reprise du tour de table

J'ai été assez ébranlé par l'Evangile du jour où il est dit qu'en fonction du lieu où la graine tombe, elle peut pousser, croître ou pas. Dans le psaume 146, il est dit : « Ne placez pas votre confiance dans les grands... ils sont impuissants à secourir ». L'expérience personnelle que je vis un peu malgré moi montre qu'effectivement, chaque fois que je me mets en méditation ou en prière, je ressens un désir d'action collective. Je ne dissocie donc pas la méditation et l'action. J'ai beaucoup apprécié le témoignage de Yann : il est essentiel de voir dans l'autre une personne avant tout, et jamais un handicapé. Je voudrais dire aussi, à vous Jean-François, que j'ai la chance d'avoir dans ma propre famille l'Ancien Testament qui a épousé le Nouveau Testament ; cette richesse que vous apportez, nous la partageons grâce à cette alliance.

La première chose qui m’a frappé, c’est la joie ; j’ai ressenti beaucoup de joie chez l’un et chez l’autre, une joie très différente portée par des personnalités très différentes et des histoires très différentes. La deuxième chose qui a surgi en moi, c’est cette mission d’éveil. Il me semble qu’on est souvent en sommeil et, en vous écoutant, on va vers l’éveil. Et, plus on est en éveil, plus on est en faculté de capter beaucoup de choses en profondeur, de voir des choses qu’on ne voyait pas. Le dernier point que je voudrais évoquer c’est celui de l’humilité. J’ai reçu vos deux témoignages comme un chemin d’humilité qui libère.

Je vous remercie tous les deux de m’avoir donné l’occasion de réfléchir sur cette forme de tension entre la vie extérieure et la vie intérieure que j’ai toujours ressentie. Comment trouver le juste milieu entre la dispersion de l’activité et le ressourcement dans la vie intérieure ? Je pense que vos témoignages aident à la fois à être très clair sur la nourriture spirituelle qui inspire et sur le devoir de changer le monde extérieur. Je pense que d’une certaine façon, ce que vous nous montrez, c’est cette réconciliation entre le fait qu’on est incarné et qu’on est aussi une âme appelée à s’élever ; mais l’un n’est pas forcément contre l’autre et, de ce point de vue, je trouve que le témoignage de Jean-François est déculpabilisant en même temps que provoquant.

Par rapport à ma manière de voir la vie intérieure comme un certain repli sur soi, vos témoignages m’inspirent tout l’inverse. Comment faire fructifier cette vie intérieure et la mettre au service des autres ? Le premier cercle par rapport auquel je me questionne, c’est celui de la famille. Plus généralement, comment est-ce que je peux par mes actions, nées de ma vie intérieure, contribuer à éteindre un incendie, et pas uniquement les incendies visibles, mais aussi ceux des individualismes, de l’anonymat de l’argent. A la lumière de la parabole du semeur, comment est-ce que je peux semer cette vie intérieure sur des terrains où je vais certainement rencontrer des cailloux et des ronces, mais, au fur et à mesure, surtout de la terre fertile, parce qu’il y a une interaction ; on doit s’apporter quelque chose mutuellement, et dans la joie.

Jean-François Bensahel

En vous écoutant parler les uns et les autres, ce qui me traverse le cœur et l’esprit, c’est de me dire, un jour, il faudrait que je sois capable de laver les pieds de mes collaborateurs, au moins symboliquement. Ce n’est pas facile, mais c’est un geste que le juif Jésus, ce génie du judaïsme, a accompli envers ses disciples, tous juifs, reprenant l’antique tradition. Je pense qu’il y a quelque chose à comprendre et à faire aujourd’hui, qui a rapport avec ce que c’est qu’assumer des responsabilités, car on ne dirige qu’avec le cœur. Le reste, c’est pour la galerie.

Reprise du tour de table

Est-ce que la vie intérieure peut-être joyeuse, ou est-ce ce que la joie peut être finalement une jauge de la vie intérieure ? A vous entendre, j'ai eu cette impression. J'ai été frappé par le fait que cette joie, et donc cette vie intérieure, se nourrit de la relation à Dieu et de la prière, mais aussi de la relation à l'autre. Je me pose la question de savoir s'il faut une grande vie intérieure pour laver les pieds de ses collaborateurs, ou s'il faut laver les pieds de ses collaborateurs pour avoir une grande vie intérieure ?

Jean-François Bensahel

Les juifs vous répondront : « nous ferons et nous comprendrons ». Les deux sont possibles en même temps.

Reprise du tour de table

Qu'est-ce que la vie intérieure ? Je fais la distinction, totalement arbitraire et personnelle, entre une certaine forme de méditation qui est proche de la pratique du yoga, où je me referme sur moi-même et je prête attention à mon âme, au sens quasiment physique du terme, et la prière qui est pour moi quelque chose de différent. On partage beaucoup de choses avec le judaïsme et notamment le fait que Dieu nous interpelle, le fait que Dieu parle à l'homme ; il y a de nombreux exemples dans les Ecritures qui nous le montrent. L'homme peut ensuite répondre ou ne pas répondre ; il peut être indifférent à l'interpellation de Dieu. La prière est pour moi d'abord ce dialogue : qu'est-ce que Dieu cherche à me dire ? On peut avoir des intermédiaires ; ça peut être la forêt, le vent, l'art, la liturgie - la liturgie catholique a été faite pour créer cette intermédiation avec Dieu -, ça peut être les psaumes. Lire les psaumes quinze minutes tous les matins peut changer la vie, disions-nous. Mais, quoi qu'on fasse, quinze minutes tous les matins nous changeront forcément la vie ; la question c'est : qu'est-ce qu'on fait durant ces quinze minutes ? Bien sûr, on peut avoir des conversions, on peut avoir des interpellations, on peut avoir des moments magnifiques, des moments de grâce extraordinaires, ou on peut ne pas les avoir. En vérité, ce qui compte, c'est la pratique permanente, c'est : « faisons d'abord et ensuite on comprendra ». J'ai passé beaucoup de temps à la chapelle de Saint Louis de Gonzague ; il y a une très belle fresque sur le mur où on voit Saint Louis jouer au jeu de paume ; il avait quatorze ans, et un ange descend sur terre et lui dit : « si tu devais mourir dans dix minutes, qu'est-ce que tu ferais ? ». Il a répondu : « je terminerai ma partie du jeu de paume », sous-entendu « tout ce que je fais, chaque minute de ma vie, je le fais *Ad Majorem Dei Gloriam*, à la plus grande gloire de Dieu. L'objectif c'est naturellement cette cohérence absolue de chacun de ses gestes entre sa vie intérieure et l'action à la suite.

J'ai ressenti beaucoup d'émotion et aussi beaucoup de joie, et cette conjonction d'émotion et de joie permet de regarder les choses avec plus de hauteur et aussi de partager avec vous un questionnement de longue date, une sorte de conflit non résolu en moi entre deux forces contraires : l'une qui est une conviction très profonde, ancrée dans ma foi, qui est qu'il faut que je laisse en moi la place à Dieu pour qu'Il agisse, pour que je sois Son instrument, et que je puisse par mes actions et par ce que j'entreprends, réaliser ce qu'Il me demande ; l'autre qui est un trait de personnalité ou de caractère : un

activisme assez engagé, avec l'envie que ma vie soit fertile, qu'elle porte du fruit. De fait, depuis des années, j'ai répondu à ce besoin de densité et de plénitude par un activisme à tous crins, probablement sans forcément l'ancrer dans une recherche de sens et de cohérence. Vos témoignages montrent que vous avez pu faire cette réconciliation entre votre vie intérieure et la vie extérieure et inscrire réellement vos actions dans ce que Dieu vous demande de faire. J'appelle l'Esprit Saint pour qu'Il réalise pour moi la même chose que ce qu'Il a réalisé pour vous.

Avec beaucoup de force vous nous avez convaincus que vos belles œuvres venaient de votre vie intérieure. En cela, vous nous avez donné un magnifique encouragement à la vie intérieure ; et vous avez éventuellement supprimé le mythe d'une vie intérieure très contemplative et déconnectée de la vie réelle. C'est un bel encouragement pour nous à cultiver cette vie intérieure, possibilité de rencontrer Dieu. Je retiens aussi de vos témoignages que l'on peut imputer les problèmes du monde à un déficit ambiant de vie intérieure. Cela aussi doit nous encourager individuellement à rechercher cette vie intérieure.

En vous écoutant les uns les autres, même si les prières et les méditations sont importantes, il n'y a pas de vie intérieure de l'esprit sans une forme de connexion au corps, et Jean-François nous l'a rappelé en nous parlant des tefilines. Or, de temps en temps, j'ai des petits problèmes cardiaques et je sens les battements de mon cœur ; je n'ai rien de grave, mais rien que le fait de sentir des palpitations, ça appelle à la vie intérieure. C'est une espèce de petite alerte, pas du tout médicale...

J'ai été très touché par vos témoignages, notamment par une phrase citée par Yann : « Tu étais au-dedans de moi et moi j'étais en dehors » ; cette phrase exprime très bien cette absence d'unité et de connexion avec le plus intime de soi-même. Dans toute la première partie de la vie, on est plein d'activités, on a une vitalité, on a une pleine santé, et j'arrive maintenant à un âge où les problèmes de corps, de la santé commencent à se faire sentir, et ça oblige aussi à prendre de la distance par rapport à cet activisme. La vie intérieure effectivement nous permet de nous reconnecter, de trouver la bonne distance entre le dedans et le dehors ; et c'est d'autant plus important aujourd'hui, dans le monde dans lequel nous sommes, que la tentation de beaucoup d'idéologies politiques c'est d'essayer de tuer la vie intérieure. Yann rappelait la question posée par le Pape François : « est-il normal de tuer quelqu'un quand on a un problème ? ». Ce n'est que dans le lien avec la vie intérieure, dans la joie - mais dans la joie partagée parce que la vie intérieure est ouverte sur les autres - que les solutions peuvent se trouver, avec des petites communautés qui travaillent ensemble, qui prient ensemble. Je crois que l'optimisme viendra de ce sursaut, il viendra de la vie intérieure des personnes qui participent à une forme de réenchantement du monde. Mais ça n'est pas gagné !

« Si je ne suis pas pour moi, qui le sera ? Si je ne suis que pour moi, qui suis-je ? » nous a dit Jean-François. J'ai le sentiment qu'il y a une troisième branche à ce double questionnement : « Si je ne reçois pas les autres, qui suis-je ? ». La vie intérieure n'est pas une vie enfermée. Comment faire en sorte que, dans l'espace que nous accordons à la vie intérieure, nous puissions recevoir les autres ?

Je retiens vraiment la notion de cohérence de vie. *Laudato Si'* nous dit bien que « tout est lié » ; c'est un message très fort. Finalement vos deux témoignages sont tournés vers les autres. Cela m'inspire quelque chose que j'essaie de vivre et que je ressens très profondément : la notion de communion et de communion des sages.

LA VIE INTERIEURE : UN ENJEU DE VIE (Rodrigue Tandu)

Jérôme Lacaille

Je suis très heureux d'accueillir Rodrigue. Rodrigue est d'origine congolaise ; il est arrivé tout jeune en France, à Bondy. Ses qualités d'intelligence et d'autorité naturelle ont fait qu'à un très jeune âge Rodrigue a pu faire une expérience assez forte du pouvoir et de l'argent, il a possédé les deux en abondance, jusqu'à une rencontre qui a bouleversé sa vie il y a 18 ans. Cette rencontre a permis à Rodrigue de ressentir en lui une vocation qui l'a conduit, depuis 18 ans, à se mettre au service de ce qu'il appelle « les genoux affaissés » ; il s'agit notamment des détenus qui cherchent à se réinsérer à travers une association qui s'appelle *Wake-up Café*. Parallèlement, Rodrigue a co-fondé le *Réseau des deux Cités* dont il est le président et dont l'ambition est de mettre en relation des chefs d'entreprise et des caïds pour que, par des relations fraternelles, ils se transforment au contact des uns et des autres, et qu'ils puissent prendre conscience de ce qu'est leur vocation authentique au service du bien commun. Je cède la parole à Rodrigue, et je le remercie beaucoup de sa présence.

Rodrigue Tandu

Jérôme m'a demandé de vous faire part d'un témoignage qui illustre cette phrase de saint Paul : « les voies du Seigneur sont impénétrables ». J'ai quarante ans, je suis fils unique, et ma mère est décédée quand j'avais sept mois. Je suis arrivé à Bondy en 1993, à l'âge de quatre ans. Bondy est un quartier populaire et difficile. A Bondy, il y a un collège qui regroupe toutes les écoles primaires des quartiers avoisinants et dans lequel mes premières années se sont très bien passées. Etant issu d'une famille catholique, j'allais au catéchisme au début, mais quelques temps après, les cours de catéchisme tombaient au même moment que le foot, et le choix a été vite fait ! J'ai donc choisi le foot. Je suis entré ensuite dans un lycée général, à Noisy-le-Sec, juste à côté de Bondy. Un jour, je rentre dans la cour et je vois un de mes copains de Bondy se battre avec un mec de Noisy-le-Sec. Je précise que les jeunes de Bondy étaient constamment en guerre avec ceux de Noisy-le-Sec. Je vais donc très spontanément aider mon copain à gagner son combat et à midi, toute la cité de Noisy-le-Sec nous est tombée dessus. On risquait la mort et donc tous les jeunes de Bondy qui étaient dans ce lycée n'avaient plus la possibilité d'aller au lycée seuls. Il fallait être armé pour éviter les agressions de ces jeunes de Noisy-le-Sec. Et ainsi, petit à petit, tous les jeunes de Bondy ont abandonné l'école ; on faisait croire à nos parents qu'on y allait, alors qu'on trainait dehors toute la journée. C'est là qu'on a commencé à mal se conduire et, progressivement on s'est construit une réputation de voyous. Ensuite, on s'est structuré et on a organisé nos affaires et notre commerce et à l'âge de 17 ans, je me suis fait beaucoup d'argent.

C'est à ce moment-là que j'ai ressenti le sentiment de la toute-puissance. Je gagnais plus que mes parents qui n'avaient plus du tout d'autorité sur moi. Cet argent qui n'était pas de l'argent facile mais de l'argent rapide, faisait que nous n'avions plus la notion de l'argent, ni de rien du tout. Beaucoup de mes copains faisaient de la prison ; ils ressortaient et rentraient à nouveau en prison. Mais moi, le Seigneur m'a protégé de la prison ; je ne me suis jamais fait prendre ; je n'ai fait que quelques gardes à vue pour des faits minimes. Nous étions devenus des chefs, nous étions très armés, et dans ce monde-là, il faut être méchant.

Un jour, on voit trois bonnes sœurs entrer dans la cage d'escaliers où nous faisions du trafic. Je me suis dit : merde ! Ma grand-mère allait régulièrement dans l'église de ces trois bonnes sœurs, et elle devait certainement les connaître. Mais avant qu'on réalise qu'elles étaient religieuses, on les a fouillées car on a cru qu'elles étaient flics ! Quand j'ai réalisé qu'elles étaient des bonnes sœurs, je leur ai dit : « priez pour moi, mais cassez-vous et ne revenez plus ! ». En fait, je leur ai dit cela pour me dédouaner au cas où, faisant les courses avec ma grand-mère, je les rencontrerais, car elles habitaient le quartier. Je

précise que dans ces quartiers, il y a beaucoup de musulmans, moins de catholiques, mais nous sommes tous croyants, même si on se bat et qu'on se tire dessus ! Au moindre problème, on va tous se réfugier, qui dans l'islam, qui dans l'église. C'est lorsque je suis sorti de ces quartiers que j'ai rencontré des gens qui n'avaient aucune croyance.

Il m'arrivait toujours de croiser une des sœurs qui m'invitait chaque fois à rentrer dans l'église. Un jour, ne me sentant pas bien, sur les conseils de la sœur, je rentre dans l'église qui est près de chez moi pour prier quelques minutes ; en sortant de l'église, j'ai senti une grande force. Alors, pour faire plaisir à la sœur, je lui ai demandé de m'inscrire à un pèlerinage à Paray-le-Monial. A cette époque-là, je fumais beaucoup de cannabis. Je suis donc parti à Paray-le-Monial pendant cinq jours avec ma réserve de cannabis pour pouvoir tenir pendant cinq jours. Lorsque je suis arrivé à Paray-le-Monial, je n'ai vu que des blancs qui rigolaient ! Je me suis demandé s'ils ne se foutaient pas de ma gueule !

A Paray-le-Monial, pendant le temps d'accueil, ils mettent le Saint Sacrement dans les tentes. Je me suis demandé ce que c'était ; j'appelais cela « la boule ». J'ai senti alors une grande force ; je me suis mis à genoux et j'ai pleuré en demandant pardon à mes parents, sans savoir pourquoi je leur demandais pardon. J'ai entendu une voix intérieure qui m'a dit : « prends la drogue que tu as et jette-la » ; j'ai donc jeté la drogue, et depuis ce jour-là je n'ai plus jamais fumé. En rentrant à Bondy, je pensais que j'étais devenu un saint, que j'avais rencontré Dieu et je pensais que j'allais vivre ma vie d'avant avec le cœur rempli de l'Esprit Saint ; je chantais Alléluia, Alléluia, sans rien n'y comprendre ! Et, petit à petit, j'ai senti que je n'étais plus le même. La dureté que j'avais en moi commençait à disparaître, et je ne me sentais plus en phase avec les types du milieu. Je sentais une différence entre la méchanceté que me demandait la vie d'avant et l'amour que j'avais découvert et qui emplissait mon cœur. J'ai senti qu'il fallait que je m'éloigne de ce milieu. Au fur et à mesure que je m'éloignais, je ressentais une grande fragilité, parce que ne faisant plus de trafic de drogue, je n'avais plus d'argent et je n'étais plus respecté par les autres.

La sœur que je voyais très souvent me disait de patienter, qu'il fallait que mon nouvel être s'enracine, que cela allait prendre du temps. Elle m'a donc invité à fréquenter une école qui s'appelle l'École de Charité et de Mission, à la paroisse de la Trinité dans Paris. Là j'ai rencontré des jeunes de mon âge qui étudiaient dans des grandes écoles de commerce ou d'ingénieurs. J'ai ensuite commencé à me chercher ; si le Seigneur m'a ainsi touché, c'est peut-être qu'il veut que je sois prêtre ; mais j'avais de grandes blessures, et surtout j'aimais les filles ! J'ai fait le cycle du curé d'Ars pour réfléchir à la vocation ; donc avec des mecs, on réfléchissait ! Les derniers jours il fallait être en silence avec la bible. Je dois dire que ça ne m'a pas du tout éclairé. Quant à la messe, je n'y comprenais rien. En fait je n'aimais que l'adoration, parce que c'était là que je me sentais touché. Pour moi, c'était cela qui était vrai ; et partout où il y avait l'adoration, j'y allais. Je suis ensuite retourné à Paray-le-Monial. J'aimais bien aller dans cette chapelle qui s'appelle Saint Claude La Colombière. Mon expérience c'est que le Seigneur parle ; Il me parlait. Je lui ai alors demandé ce qu'il voulait ; je Lui disais : « être prêtre, Tu me connais, ça peut être compliqué pour moi ; mais qu'est-ce que Tu veux ? ». Il m'a répondu très clairement : « ça n'est pas dans une église que je te veux, mais c'est dans la rue. Va et relève les genoux affaiblis ».

Comment faire part à quelqu'un de ce dialogue que je venais d'avoir avec le Seigneur ? N'allait-il pas croire que j'étais un peu fêlé ? Je suis donc allé voir le fondateur du Rocher et je lui ai dit : « je crois que je veux devenir éducateur ». Il me dit : « ça tombe bien, j'ai rendez-vous avec le directeur de formation des Apprentis d'Auteuil ». C'est ainsi que je suis rentré dans cette formation. Mais comme j'avais quitté l'école assez tôt, ce sont les enseignements de l'Ecole de Charité et de Mission qui m'ont permis de suivre les cours de préparation au métier d'éducateur. Je suis donc devenu éducateur aux Apprentis d'Auteuil. Les Apprentis d'Auteuil, ce sont des foyers de jeunes placés par les services de la protection de l'enfance. Le premier soir où j'étais aux Apprentis d'Auteuil en tant qu'éducateur, j'ai été confronté à des adolescents de quinze ans qui ont commencé à me chahuter parce que je leur

demandais d'aller se coucher. L'un d'entre eux m'a insulté et je me suis mis à le courser dans tout le foyer parce que je pensais qu'on réglait les problèmes comme à Bondy ! J'ai été convoqué par le directeur le lendemain dans son bureau, et là il m'a fait comprendre que ça n'était pas comme cela qu'on réglait les problèmes, d'autant plus que j'étais avec les plus grands et qu'on pouvait dialoguer avec eux. Là, avec l'aide du Seigneur, j'apprenais la douceur car j'avais effectivement gardé en moi une certaine dureté. Après quelque temps, on m'a proposé d'être responsable d'un foyer ; c'est là que j'ai démissionné car ça n'était pas vraiment ma vocation de faire des plannings et d'être tout seul dans un bureau. L'essentiel est de savoir quelle est sa vocation.

Du coup, j'ai été au Rocher, une association qui développe la présence et l'action éducative au cœur des cités et des quartiers populaires. J'ai travaillé pendant six ans aux Mureaux et ensuite j'ai travaillé à Paris dans le Xème arrondissement. Après, j'ai cherché une autre voie. J'avais eu des activités qui m'avaient donné l'expérience de multiples rencontres avec des profils un peu comme les vôtres. Je me souviens qu'un jour, je faisais le pèlerinage des pères de famille, et ce qui m'avait frappé, c'est qu'il y avait un monsieur qui avait organisé le pèlerinage dans ses moindres détails, avec des heures très précises, des itinéraires très clairs, bref, tout roulait magnifiquement bien ; j'étais en admiration et, de plus, ce monsieur avait une belle situation, il habitait dans un beau quartier ; je l'idéalisais beaucoup. A la fin du pèlerinage, je rencontre sa femme qui à ma grande surprise me dit pis que pendre sur son mari ! Je me suis dit : il n'y a qu'une pauvreté, mais elle se décline de plusieurs manières.

Je me suis dit alors que ce qui fera la force, en tout cas ce qui amènera un changement profond, c'est de bâtir des ponts, des lieux de rencontres pour y expérimenter la mixité culturelle, professionnelle et sociale, mais en vérité et en toute gratuité. C'est là que j'ai eu l'idée de créer ces réseaux. Je me suis rendu compte que moi, dans le quartier, j'étais un leader et je le suis toujours. Il faut donc savoir qui on est. Si je travaillais en tant que salarié dans une entreprise, ça n'irait pas du tout ; car je suis quelqu'un « hors cadre » ; j'ai mon cadre à moi ; il me faut une certaine part de liberté et d'initiatives pour pouvoir m'épanouir ; je ne peux pas passer mon temps à faire des tâches ou à gérer des process derrière un bureau ; ça n'est pas possible. C'est pour cela qu'il est important dans la question écologique d'entreprendre ce chemin d'intériorité pour répondre à cette question : « qui suis-je ? ». C'est cela l'essentiel. Si je prends mon cas personnel, j'aurais peut-être été en prison parce que j'ai été formaté comme cela ; j'ai été éduqué dans ce cadre-là et mon environnement c'était cela, et c'était le lieu où je me sentais le plus en sécurité parce que c'était le lieu que je connaissais. Mais le Seigneur nous invite aussi à prendre des risques. Aujourd'hui, je prends peut-être un risque à venir chez vous parce que je ne suis pas de votre environnement ; dès qu'on est différent, ça fait peur des deux côtés ; dans le communautarisme, les gens se sentent en sécurité. Quand j'entends dans les médias dire qu'il faut s'ouvrir pour les banlieues, oui, mais il y a des mecs des banlieues qui ne peuvent pas venir parce qu'ils ont peur ! J'ai été dans la protection de l'enfance pour m'occuper des plus fragiles, des enfants qu'on a très mal traités ; puis à un moment donné j'ai été dans les quartiers pour promouvoir la mixité, et maintenant je m'occupe des gens qui sortent de prison ; ils ont commis de graves délits, ils ont été jugés, j'essaye de les aider à se transformer. Mais pour cela, il faut les aider à croire que l'action qu'on mène peut contribuer à l'évolution sociale d'une société. Le sentiment douloureux qu'un être humain peut ressentir, c'est le sentiment d'impuissance. Si on a ce sentiment d'impuissance, quelle que soit l'action qu'on mène, ça ne va jamais dans le sens de ce qui est important pour soi.

Aujourd'hui, je me dis que finalement la question primordiale d'un être humain, de nous tous, c'est de se demander : quelle est ma vocation à moi, personnellement ? Moi, Rodrigue, je sais que ma vocation c'est d'aller relever les genoux affaiblis. Je sais que je ne pourrais jamais aller travailler dans une structure telle que je vous l'ai décrite. Cela exige de se connaître. De se connaître pourquoi ? Pour savoir ses limites, ses capacités. Les limites sont très importantes parce que je pense que le mystère que nous cherchons, ce Dieu que nous cherchons à un moment donné, s'Il ne nous y invite pas, nous ne pouvons pas l'atteindre, aussi brillants que nous soyons. Et c'est ce Dieu qui va nous révéler. C'est pourquoi il faut être disponible à cette invitation parce que nous avons un bug dès l'origine. Seul Dieu

peut venir nous chercher. Moi, je n'ai rien demandé et Dieu est venu me chercher. Et j'en suis d'autant plus heureux que ma finalité à moi c'est de faire ce que je fais ; c'est d'aller m'occuper des prisonniers ou autres, animer des groupes d'échanges avec ce *Réseau des deux Cités*, me faire proche des plus pauvres. Mais ce n'est pas celui à qui tu donnes à manger qui dit merci ; le plus pauvre c'est aussi celui qui ne te dit pas merci, qui n'est pas agréable parce que notre source de bien-être peut-être une source de violence pour lui ; ça aussi, c'est la pauvreté.

Pour terminer, Jérôme m'avait demandé de dire une phrase qui m'a marqué. Je vais donc vous dire une phrase que j'aime beaucoup de Catherine de Sienne : « *Si vous devenez ce que vous devez être, vous mettrez le feu au monde* ». C'est à dire que chacun de nous doit trouver sa vocation, au-delà de son environnement, parce qu'à un moment donné le salut est individuel, il n'est pas collectif et il faut y répondre individuellement. Jean-Paul II avait ce souci de bâtir une nouvelle civilisation, celle de l'amour. En étant chrétien on doit être porteur de cet amour et de cette espérance à notre échelle. Mais pour cela il faut, comme je viens de le dire, trouver sa vocation. Cela passe par une unité de vie, laquelle passe par la relation avec Celui qui nous a créés. Cette relation doit être entretenue au quotidien et à chaque instant, et il faut s'abandonner au Seigneur : « Je m'abandonne à toi, Seigneur ». Mais on ne peut s'abandonner que si on sait que c'est là, précisément, que Dieu nous veut.

Tour de table

Après quelques instants de silence, les participants sont invités prendre la parole.

Ce témoignage est très beau parce qu'on sent que Dieu parle à travers vous. Une phrase et une expression m'ont interpellé. C'est d'abord la phrase que vous dites aux sœurs : « priez pour moi, et cassez-vous ! » ; cette manière un peu directe que vous avez eue exprime bien l'attitude qu'on a souvent en tant que chrétiens : on veut bien reconnaître la part de foi qu'on a en nous, mais on ne veut pas qu'elle nous perturbe trop . L'expression, ensuite, c'est lorsque vous avez dit que vous étiez « hors cadre ». Je pense que c'est sûrement ce qui vous a permis de comprendre beaucoup de choses de l'Évangile. Si j'ai été personnellement touché par les Évangiles, c'est par la capacité de Jésus à être toujours « hors cadre » ; que ce soit les Béatitudes, la femme adultère, les marchands du temple, dans tous ces moments-là, Jésus n'était jamais là où on l'attendait. Je trouve assez remarquable la façon dont vous avez réussi à trouver un « hors cadre » qui vous correspond parfaitement ; on sent que vous avez tracé votre route. Pour cela je pense qu'il faut vraiment être inspiré. Cela amène une question : pourquoi a-t-on autant de mal - et cela concerne beaucoup de chrétiens - à faire percevoir à nos enfants ce message évangélique ? Nous sommes beaucoup de chrétiens à avoir des enfants qui ne sont pas chrétiens. Nous avons eu l'impression de les éduquer dans cette volonté de découvrir, mais c'est quand même un échec global assez patent. Sur ce côté « hors cadre », je me demande ce qu'il faudrait réinventer pour que nos enfants perçoivent ce côté non traditionnel, non social, non imposé...

Je voudrais aussi dire un grand merci aux bonnes sœurs. Elles ont eu, me semble-t-il, un rôle très important ; vous en parlez d'ailleurs avec amour. J'imagine ces bonnes sœurs à Bondy au milieu des caïds ! Elles devaient avoir sans doute une parfaite capacité à faire passer la grâce. Sur le « hors cadre » et la prise de risque individuel, comment, dans les entreprises, sommes-nous encouragés à donner à chacun cette marge de manœuvre pour donner son potentiel ? Vous disiez, Rodrigue, que vous étiez inadapté pour travailler dans une entreprise. C'est la question de l'équilibre entre les process qui sont absolument nécessaires pour les entreprises et cette capacité à donner à chacun l'espace pour se réaliser.

Rodrigue Tandu

Il y a actuellement ce désir de la jeunesse de pouvoir retrouver la foi. Mais la foi doit passer, après les expériences fortes, par un ancrage. L'Église a sans doute un rôle à jouer. Elle doit donner de la

substance avec plus de contenu et plus d'exigence pour qu'ils aient soif de cette foi. Je me souviens d'avoir été chez les moines de Flavigny, et je m'étais dit : pourquoi on n'a pas dans les banlieues cette richesse qui élève ? La jeunesse a soif d'être élevée. Je pense qu'on a une responsabilité là-dessus pour que les jeunes trouvent du sens à leur vie. Par ailleurs, nous, les jeunes des quartiers, nous avons développé l'intelligence relationnelle ; on sent quand une personne est fausse ou quand elle est vraie. En ayant un peu fréquenté des hommes comme vous, j'ai compris que souvent vous intellectualisez la relation. Je me suis alors demandé comment des gens comme vous, avec le niveau intellectuel que vous avez, vous pouvez vous ajuster à nous qui ne sommes pas du tout de votre niveau et nous apporter la rigueur que vous avez, et nous donner le goût de l'excellence. C'est cela l'objectif de ces réseaux ; c'est cela la richesse ; c'est cela la complémentarité.

Reprise du tour de table

A l'issue de quelques minutes de silence, le tour de table reprend.

Vous avez évoqué plusieurs fois la vocation. Je crois qu'il faut que chacun soit attentif à sa propre vocation. J'imagine que, dans votre parcours, l'attention à vous-même a été importante ; vous n'avez pas lâché les moments où quelque chose se passait ; c'est du moins comme cela que je l'ai entendu. Pour moi, il y a une phrase clé de l'Évangile, c'est quand la Samaritaine dit aux gens de la ville : « Venez voir un homme qui m'a dit tout ce que j'ai fait ». C'est la reconnaissance par Jésus Christ de la réalité de la personne. A partir de cette reconnaissance, la Samaritaine va pouvoir faire un parcours parce qu'elle est reconnue comme elle-même, avec ce qu'elle est, sans la dévaloriser, sans projeter sur elle des idées des tiers. C'est ce que j'ai ressenti intuitivement dans ce que vous nous avez dit.

Une phrase et une expression m'ont interpellé. C'est d'abord la phrase que vous dites aux sœurs : « priez pour moi, et cassez-vous ! ». C'est une attitude qu'on a souvent en tant que chrétiens ; c'est à dire qu'on veut bien reconnaître la part de foi qu'on a en nous, mais on ne veut pas qu'elle nous perturbe trop ! Et cette manière un peu directe que vous avez eue, exprime bien cette position qu'on a très régulièrement. La deuxième expression, c'est lorsque vous avez dit que vous étiez « hors cadre ». Je pense que c'est sûrement ce qui vous a permis de comprendre beaucoup de choses de l'Évangile. Si j'ai été personnellement touché par les Évangiles, c'est par la capacité de Jésus à être toujours « hors cadre » ; que ce soit les Béatitudes, la femme adultère, les marchands du temple... ; dans tous ces moments-là, Jésus n'était jamais là où on l'attendait. Ce que je trouve assez remarquable, c'est la façon dont vous avez réussi à trouver un « hors cadre » qui vous correspond parfaitement ; on sent que vous avez tracé votre route. Pour cela je pense qu'il faut vraiment être inspiré. Cela amène une question : pourquoi a-t-on autant de mal - et cela concerne beaucoup de chrétiens - à faire percevoir à nos enfants ce message évangélique ? Nous sommes beaucoup de chrétiens à avoir des enfants qui ne sont pas chrétiens. Nous avons eu l'impression de les éduquer dans cette volonté de découvrir, mais c'est quand même un échec global assez patent. Sur ce côté « hors cadre », je me demande ce qu'il faudrait réinventer pour que nos enfants perçoivent de la foi ce côté non traditionnel, non sociétal, non imposé, etc.

Votre très beau témoignage, Rodrigue, me dit que la puissance de Dieu est immense parce que, pour être allé vous chercher là où il est allé vous chercher, il peut tout faire.

En vous écoutant, une phrase que j'aime énormément m'est revenue : « le bien ne fait pas de bruit et le bruit ne fait pas de bien ». Il y a quelque chose de très puissant dans votre récit parce qu'il est finalement très silencieux ; et vous êtes passé d'un monde très bruyant, très violent, à quelque chose de très silencieux, et là vous vous êtes trouvé. J'ai été très sensible aussi à cette notion de vocation qui est certainement l'une des urgences de notre monde d'aujourd'hui. Comment accompagner nos jeunes, toutes conditions confondues, car il y a des jeunes qui sont dans une très grande pauvreté, et ce peut être encore plus violent pour eux parce qu'ils ont la pression d'un environnement et ils ne parviennent pas à se trouver. Je trouve absolument magnifique votre ambition de faire le pont entre deux mondes.

J'ai des questions un peu personnelles, Rodrigue. Comment est-ce que tu qualifierais ce qui est au fond la vraie satisfaction pour toi de la vie que tu mènes aujourd'hui ? N'y-a-t-il pas de temps en temps des frustrations et des regrets de la vie d'avant ? Est-ce que le Seigneur continue à t'accompagner au quotidien ou est-ce que tu as l'impression qu'à certains moments il est plus distant, ou moins présent, qu'il te laisse tout seul ? Comment gères-tu cela ?

Rodrigue Tandu

Ma rencontre avec Dieu à Paray-le-Monial m'a rendu mendiant de cet amour, parce que je ne me suis jamais senti autant aimé. Et du coup, ça m'a mis en marche. Je ne recherchais que ça, et c'est cela qui est primordial pour moi, le reste, je m'en fous un peu ! A travers les actions que j'entreprends, à travers les autres aussi, j'essaye de percevoir la création en elle-même. Mais c'est cette quête d'amour qui me met toujours en mouvement.

Bien sûr j'ai des moments de désert, des moments de combat, mais ces moments-là sont remplis d'espérance. Parce que pour moi, c'est du vrai ; ça n'est pas quelque chose qui m'a été raconté. C'est une expérience que j'ai moi-même réellement vécue, et comme c'est du vrai, ça me certifie que Dieu existe, et donc je m'abandonne plus facilement. C'est cela qui me permet de poursuivre mon engagement avec force, parce que je sais que pour moi c'est l'idéal.

Lorsque j'étais au Rocher, on nous avait invités à l'Élysée pour travailler sur les quartiers. Ceux avec lesquels j'étais adoptaient des attitudes très protocolaires, ils voulaient peut-être avoir des postes, être nommés... Nous n'étions que douze ; c'était à l'époque de François Hollande, au lendemain de l'adoption de la loi pour le mariage gay. Le Président en parlait comme d'une grande victoire, et je me suis dit : je ne peux pas faire comme si j'étais d'accord ! Alors je lui ai dit que j'allais bénir mon repas, parce que pour moi, ce qui était important c'était Dieu et non le Président de la République qui était en face de moi, ou le poste qu'il allait peut-être m'offrir. Et j'ai béni mon repas pour lui signifier que j'étais un vrai chrétien. Cette façon de vouloir m'affirmer en tant que chrétien, je l'ai apprise des musulmans qui eux, affichent leur foi, et beaucoup de jeunes chrétiens catholiques qui sont dans les quartiers deviennent musulmans, non pas par conviction, mais par mode !

Reprise du tour de table

Tu nous as parlé des bonnes sœurs, mais moi je voudrais que tu nous parles de ta grand-mère, des graines qu'elle a semées...

Rodrigue Tandu

Je suis d'une famille congolaise. J'ai perdu ma mère très jeune, et nous avons toujours habité tous ensemble : ma grand-mère, mon père, sa nouvelle épouse, mes oncles... Ma grand-mère est une dame

très pieuse ; elle a perdu son mari en 1978, et bien que jeune à l'époque, elle ne s'est jamais remariée. Je l'ai toujours vue prier pour nous. Je sais qu'elle faisait des pèlerinages à Lourdes. Je pense que c'est par ses prières qu'elle agissait en amont.

Reprise du tour de table

Cette magnifique rencontre avec les bonnes sœurs, est-ce que les choses auraient pu se passer de la même façon sans que vous ayez été dans un environnement catholique, sans que vous ayez eu une éducation de la présence de Dieu ? Est-ce que vous pourriez imaginer que, sans l'exemple de ces bonnes sœurs, les choses se seraient passées ainsi pour vous ? Je voudrais faire deux remarques avant de vous laisser répondre. La première : est-ce que nous sommes, collectivement, en tant que chrétiens, assez affirmatifs ? J'ai trouvé très intéressant - et vous étiez l'exception - que vous manifestiez votre foi chrétienne au Président de la République par la bénédiction de votre repas ; je ne suis pas certain que beaucoup de gens auraient eu le courage de dire au Président de la République : « non je ne suis pas d'accord avec cette loi, car elle n'est pas conforme à mes croyances chrétiennes » ; vous nous avez dit que vous aviez des camarades chrétiens qui sont devenus musulmans par mimétisme et non par conviction ; alors, je me demande si nous affirmons nos valeurs autant que nous le devrions. La deuxième : lorsque j'ai commencé en 1990 dans la finance, la recherche de sens dans les marchés financiers n'existait pas, ça n'intéressait personne ; on était là pour faire du fric et j'imagine que dans votre cas c'était une motivation qui devait exister aussi ; trente ans après, quand je vois notre propre fille qui commence dans les marchés financiers, il est impossible d'imaginer la finance sans qu'elle ait un sens ; est-ce toujours sincère, n'y aurait-il pas un peu de peinture de couleur verte qu'on passe par-dessus... ? En tous cas, la génération de nos enfants veut du sens ; en même temps, on est sur une génération qui est incomparablement plus déchristianisée que la nôtre ; alors, qu'est-ce qu'on a loupé ? Est-ce qu'on a loupé une opportunité, ou est-ce une transmission qu'on a loupée ?

Rodrigue Tandu

Je dirais qu'on nous bassine tous les jours avec l'idée que nous sommes des êtres libres, que tout se vaut, qu'on a le droit d'avoir un enfant, qu'on peut acheter un enfant, qu'on peut tout acheter... Beaucoup de jeunes qui se trouvent en détention y sont aussi pour des raisons économiques. Je leur dis que l'argent est un moyen, qu'il est nécessaire pour vivre et donc qu'ils doivent en avoir, mais que si l'argent devient leur Dieu, tellement leur Dieu qu'ils prennent des risques jusqu'à porter atteinte à leur dignité humaine, alors là, ils deviennent les esclaves de l'argent. La quête de leur liberté est fausse. Je pense qu'il n'y a pas de bonheur sans liberté ; et la liberté est un chemin qui nécessite de se libérer et non pas d'entrer dans une morale culpabilisante. Il faut les aider à expérimenter par eux-mêmes, par les blessures qu'ils ont eues et qu'on va appeler les addictions, cette vraie liberté, celle qui donne sens à la vie. Ce n'est que petit à petit que ces jeunes vont se mettre en quête de cette grande et authentique liberté.

Il y a une phrase d'un professeur d'anthropologie qui m'avait touché et qui m'habite à chaque fois que je prends une décision : « nous sommes tous appelés à être des témoins de cette humanité qui nous est confiée ». Et la question qui se pose à nous tous est la suivante : de quelle humanité voulons-nous être des témoins ? Par exemple, si je vois un SDF, je suis témoin de sa misère, et la réponse que je vais donner va m'engager dans cette responsabilité que j'ai face à son humanité. C'est en nous introduisant dans cette humanité que nous sommes responsables.

Reprise du tour de table

Vous dites que vous avez quitté l'école très jeune mais, quand on vous entend, on a l'impression que vous êtes allé à l'université. Ce qui m'intéresse c'est cette transmission dans laquelle vous vous êtes

engagé et qui est très belle ; mais comment peut-on la recevoir autrement qu'en disant : « je vais faire comme lui » ? Car il n'y a pas grand monde qui peut faire ce que vous avez fait.

Rodrigue Tandu

La question ça n'est pas de faire, c'est d'être d'abord, et après on fait. Il s'agit d'être en vérité avec soi-même. L'écologie de la vie intérieure va dans ce sens-là. La quête qu'on recherche tous, ça n'est pas une posture, c'est d'être capable de se laisser aimer. La question est de savoir si on est capable de recevoir cet amour. On ne peut pas donner quelque chose que l'on n'a pas. Si on n'a pas confiance en soi, comment peut-on avoir confiance dans les autres ? Si on n'a pas d'amour pour soi, comment peut-on aimer les autres ? Il faut donc accepter de recevoir cet amour, recevoir ce regard qui est en vérité, qui n'est pas faussé, qui n'est pas flatteur. C'est par ce regard-là qu'on peut se soigner et après se mettre en route. Mais c'est difficile de se laisser aimer.

Reprise du tour de table

Je suis d'abord frappé par la force de la conviction que vous exprimez et qui est, d'une certaine manière, le reflet de la force de l'âme. Vous irradiez un message extraordinaire. Il y a une phrase que vous avez prononcée et qui me frappe particulièrement : « le Seigneur nous invite à prendre des risques ». Effectivement, le plus grand risque serait de considérer que nous sommes impuissants à intervenir dans des transformations. Évidemment ce ne sont pas des risques que nous sommes habitués à prendre, le risque d'aller vers celui qui ne nous attire pas, le risque d'entreprendre une action collective, le risque de soutenir une personne qui a besoin de soutien... Lorsque vous allez vers les plus démunis, ceux qui sortent de prison, vous prenez évidemment un risque. Comment arrivez-vous à instituer un échange avec ces personnes qui ont été exclues de la société pendant un certain temps, et comment arrivez-vous à leur redonner la vocation dont vous avez parlé ?

Rodrigue Tandu

La majorité des profils que nous trouvons dans les prisons sont des profils comme le mien. Par mon expérience, je me suis réconcilié et j'essaie encore de me réconcilier d'abord avec moi-même. Dans la symbolique collective, pour moi, le risque que j'ai pris, c'est en allant dans des environnements comme le vôtre. Pourquoi ? Parce que dans la symbolique collective, c'est le flic qui m'a attrapé, la juge qui m'a donné du sursis, l'assistante sociale qui n'a pas fait son boulot et nous a coupé l'électricité... Pour moi, c'était ça le milieu hostile. Le fait de m'être réconcilié avec moi-même, m'a permis d'avoir confiance en moi, et de réaliser que je suis capable de m'adapter à toute sorte d'environnement. Et donc, la première chose que j'essaie de faire avec les sortants de prison, c'est de leur donner confiance en eux. C'est cela qui est très difficile, parce qu'il faut aller les rejoindre, chacun dans son histoire et dans ses croyances, parce que c'est en échangeant dans la foi à deux qu'il y a des leviers où on peut agir. Beaucoup d'entre eux sont des musulmans, et il faut que je m'adapte à leurs croyances. Il m'arrive de dire à l'un d'entre eux : « l'islam dit que tu ne dois pas fumer du shit, mais toi, tu fumes du shit ; tu bois, bien que l'islam te l'interdise et quand tu es bourré tu demandes de l'aide à Allah ! Où est ta cohérence ? ». Pour changer quelqu'un, il faut aller dans ses croyances ; donc il faut connaître ses croyances. Idem pour un chrétien : « tu te dis chrétien, mais tu vends de la drogue ! Où est la cohérence avec ta foi ? ».

Reprise du tour de table

Sur la fabrique des ponts, est-ce que vous avez des suggestions à nous faire ?

Rodrigue Tandu

J'aime bien rencontrer des gens, j'aime bien discuter avec les gens. La différence est partout ; même quand on est du même milieu, il y a des différences. C'est petit à petit qu'on commence à rencontrer la personne qu'on n'aime pas, le voisin qui vous emmerde. Est-ce que je prends le temps de parler avec eux ? Ou de les écouter tout simplement ? Est-ce que je suis prêt à recevoir toute la rage qu'ils ont dans leur cœur et faire l'éponge ? Suis-je suffisamment disponible ? Il ne s'agit pas de faire de grandes choses ; ce sont de petites choses à faire autour de nous. Et c'est là que vous trouverez des chemins pour bâtir des ponts. Progressivement par une certaine forme de convivialité, on crée une dynamique qui vous met en mouvement.

Reprise du tour de table

Votre citation « pour allumer le feu » m'a beaucoup touché. En vous écoutant, j'oscillais entre cette évidence que nous avons mené des vies différentes et en même temps, j'ai le sentiment de partager, d'une certaine manière, les expériences que vous avez évoquées, évidemment avec un script qui n'est pas le même. Mais nous sommes tous appelés à allumer le feu et c'est un objectif très ambitieux qu'il est difficile d'atteindre. En fait, on est vraiment appelé à cela. Si on ne le fait pas, on ne sait pas ce pourquoi on est là.

J'ai vécu cet après-midi quelque chose de fort que je pense être comparable à ce que les disciples d'Emmaüs ont vécu : un homme vient les rejoindre sur le chemin, ils ne l'identifient pas mais, à la fraction du pain, ils reconnaissent Jésus. J'ai eu le même sentiment à la manière dont le Christ vous a parlé dans l'Adoration. Et c'est quelque chose qui m'arrive lors des pèlerinages que je fais en famille tous les ans depuis quinze ans ; il n'y a pas un pèlerinage où je ne parte pas en me disant : « encore un pèlerinage, je n'ai pas le temps, je devrais être encore en train de bosser et qu'est-ce que je fais là ? » ; mais, au moment de l'Adoration, ça bascule ; là, il se passe quelque chose, parce que c'est là que je reconnais le Christ qui vient me rejoindre, et je le reconnais de la même manière que vous ; et donc, je vous crois à deux cents pour cent ! En fait, ce que ce pèlerinage veut nous dire, au moment où arrive ce cœur à cœur, au moment où il y a vraiment cette connexion qui se fait avec le Seigneur, c'est qu'on est sur ce chemin vers notre vie intérieure. Finalement l'enjeu de notre écologie de la vie intérieure, c'est peut-être d'avoir cette même démarche, mais tous les jours, et d'arriver à se dire : je me dépouille, j'ai le moyen de retrouver le Seigneur à l'intérieur de moi avec cette même démarche.

Rodrigue Tandu

Le chemin de l'intériorité, c'est en gros ce que tu viens de dire. Celui qui va nous révéler au plus intime de nous-mêmes, c'est Jésus ; c'est Lui qui nous révèle qui nous sommes et c'est Lui qui unifie notre intériorité/extériorité et qui nous met en marche. Mais pour cela il faut être dans une disponibilité. Souvent on arrive avec beaucoup de questions, beaucoup de fardeaux et on repart sans réponse. Parfois la réponse nous arrive cinq mois plus tard ! Mais souvent, on veut tout, tout de suite.

Reprise du tour de table

Depuis ce matin, et peut-être que c'est lié au lieu, il y a plusieurs choses qui font écho, qui résonnent. J'ai un peu l'impression qu'on vit ici comme dans un cénacle, c'est à dire de revivre le temps de la Pentecôte où les apôtres sont terrifiés ; les portes sont verrouillées à l'extérieur comme à l'intérieur. Il faut accepter de laisser passer ce souffle ; il faut ouvrir les portes et les fenêtres, réveiller nos vocations, déverrouiller nos peurs, déverrouiller nos fragilités, accepter de poser un regard dessus, se laisser regarder aussi par le Seigneur. On a parlé d'arbres, de fruits, de racines qui peuvent être des fondations... J'ai toutes ces images qui se bousculent. Jean François parlait de saint François avec son tableau, et moi j'ai cette image du feu de l'Esprit Saint, de ce souffle qui me dit : je suis avec vous à

chaque respiration, comptez sur moi, invoquez-moi, laissez-vous réconcilier, laissez-vous toucher par la miséricorde et libérez-vous de ces chaînes, le Seigneur est là pour vous. Grâce à tous vos témoignages, nous allons ressortir d'ici avec un nouveau regard, un nouvel élan, avec confiance parce que l'on sait sur qui ancrer nos fondations.

LA VIE INTERIEURE : SES FRUITS DANS L'ENTREPRISE ET QUELQUES REPERES PRATIQUES POUR EN PRENDRE SOIN (François-Daniel Migeon)

Jérôme Lacaille

François-Daniel, comme ingénieur des ponts, tu as commencé ta carrière en construisant des ponts en béton, et maintenant tu construis des ponts de chair. Après avoir travaillé chez McKinsey où tu étais associé, tu as travaillé au sein du cabinet du Ministre chargé de la Réforme de l'État, puis à la Direction Générale de la Réforme de l'État pendant cinq ans, entre 2007 et 2012, jusqu'au moment où il s'est passé quelque chose dans ta vie, peut-être avant, peut-être à ce moment-là, mais en tous cas, tu as pris une décision consistant à consacrer complètement ta vie à la vie intérieure, à la vie en conscience. Ceci t'a conduit en 2008 à créer le *Thomas More Leadership Institute*, sous forme d'association, autour de la notion de leadership intégral, sous le patronage de Saint Thomas More. Et puis, tu as créé aussi un cabinet de conseil, *Thomas More Partners*, qui connaît une rapide croissance depuis 2012 et qui, tout en intervenant dans un contexte aconfessionnel, plonge très profondément ses racines dans l'anthropologie que nous aide à saisir la Révélation. J'ai trouvé que ça pouvait être intéressant que tu nous fasses partager d'abord ton expérience des fruits visibles de la vie intérieure dans un contexte professionnel et que tu nous aides à trouver quelques repères pour continuer à l'ancrer toujours plus efficacement et avec plus de rayonnement encore dans nos vies.

François-Daniel Migeon

Je suis très touché par ce que nous sommes en train de vivre, qui est un rêve. J'aime beaucoup une phrase de Pedro Casciaro : « Rêvez et la réalité dépassera vos rêves ». La transformation des cœurs est possible parce que Dieu la veut, Dieu l'appelle, Dieu est là et Dieu est à l'œuvre.

L'histoire a commencé à Paray-le-Monial, il y a une vingtaine d'années, alors que j'étais élève à l'Ecole polytechnique. Un peu perdu, j'avais coché la case d'un sillon bien tracé, mais me retrouvais désormais avec beaucoup d'interrogations. Et deux choses se passent à Paray-le-Monial. La première : l'exultation de joie d'une personne handicapée ; sa fragilité m'a bouleversé, elle m'a dit quelque chose de ce que je suis, en tout cas de ce que je suis appelé à devenir ; j'ai pris conscience ce jour-là qu'il y avait quelque chose que je n'avais pas et que cette personne fragile avait. La deuxième : c'est cet ami, Laurent, qui au milieu de la nuit me dit : « François-Daniel, mon ange gardien me dit de t'emmener à la chapelle des Apparitions ». Je me dis : « il est complètement frappé ; c'est quoi ces histoires d'ange gardien ? ». On traverse la nuit, j'ai froid, l'air est humide, et on arrive dans la chapelle des Apparitions, lieu d'adoration permanente. Je me résous à m'agenouiller, et puis une force, une grande lumière intérieure m'envahit et je me sens soudainement comme un kaléidoscope qui se réunifie au moment où j'entends : « Je suis Jésus et Je t'aime ». En cet instant-là, tout est changé et rien n'est changé.

Me voilà parti dans une longue recherche : qu'est-ce que tout cela veut dire ? Itinéraire chrétien, itinéraire professionnel, à la conquête de cette unité intérieure qui n'est pas notre œuvre, dans une tentative d'abandon, de rencontres en rencontres, pour être conduit là où je suis maintenant. Il y en a eu beaucoup, mais peut-être une plus décisive que j'ai envie de partager avec vous. A la fin de mon mandat à la réforme de l'État, j'ai un désir d'écrire, je vais voir une éditrice qui finit par me dire : « François-Daniel, vous avez peut-être vécu quelque chose de très singulier qui pourrait peut-être faire du bien à beaucoup de monde ». Et spontanément je réponds : « avec McKinsey, avec la réforme de l'État, avec l'expérience des projets de travaux publics, je crois que j'ai une petite intuition sur ce qui pourrait permettre que des transformations soient durables, qu'elles soient authentiques, que définitivement elles n'opposent pas la performance et la personne humaine ». Et je lui parle de ce que j'appellais à l'époque et que j'appelle encore aujourd'hui le leadership authentique, avec cette clé

concrète, une transformation authentique, une transformation durable, née dans le cœur du dirigeant, dans le cœur des équipes qui la portent. Le cœur de chacun est le point focal, le point source, comme le point horizon. C'est ce que la Doctrine Sociale nous dit, c'est le chemin du bien commun, du bien de chacun et de tous. On en a parlé avec cette éditrice, j'ai raconté mon histoire, et au bout d'une heure et demie, elle me dit : « Je crois que vous avez le bouquin, vous avez la chose singulière et vous avez évidemment le grand service que ça peut rendre. Donc foncez, allez-y ; mais j'ai quelque chose à vous dire ; ça ne sera pas avec moi ; je n'ai pas de place dans mes collections pour des livres comme ça ».

Quand elle me fait vivre ce moment-là, qui a une fécondité colossale, cette personne me fait vivre ce que nous appelons un moment-ressource. Elle m'accueille sans conditions, elle ne me connaît pas, elle m'écoute, elle me pose des questions pour me connaître dans mes aspérités, dans mes aspirations, dans mes pauvretés ; elle me donne tout ce qu'elle a à sa disposition dont sa compétence d'éditrice, et elle me dit à la fin, que c'est pour rien, gratuitement. Cette expérience-là, c'est l'expérience clé du début et de la fin de toute transformation authentique. Recevoir et offrir des moments ressource (accueil sans conditions, service sans esprit de retour, lâcher prise sur la suite), voilà la clé des transformations authentiques et durables.

Ça peut paraître simple. En fait depuis ce jour-là, je consacre tout mon temps à essayer de dire à chacune des personnes que je croise : « tu peux changer le monde, si tu es pour celui que tu rencontres ce moment ressource ; car alors une bascule peut se faire, parce que tu deviens une présence qui libère le meilleur de celui qui est en face de toi, de l'énergie qui est en lui, de la puissance qui est en lui ». Mais on n'offre que ce que nous avons reçu. Et je vous invite - peut-être pas maintenant - à regarder votre histoire pour y retrouver ce ou ces moments où vous avez été accueilli sans aucune condition par une personne qui vous a mis à disposition ce qu'elle avait de meilleur sans aucun esprit de retour, et vous a laissé parfaitement libre d'en faire ce que bon vous semblait. Cette expérience-là, nous fait faire l'expérience que nous sommes aimés sans condition et c'est cet expérience qui nous rend capables, à notre tour, de nous faire moment-ressource pour l'autre et à partir de là, à transformer l'agir économique et la réalité des entreprises.

Aujourd'hui j'ai les statistiques du cabinet : 5563 personnes ont vécu nos sessions dont la découverte de ce moment-ressource est l'expérience pivot.

Quels sont **les fruits** que l'on constate ? Nous mesurons systématiquement l'impact des sessions sur les équipes à partir de l'évolution de six indicateurs avant et après chaque session. En termes d'engagement personnel, on passe de 79% d'engagement à 99% d'engagement. On travaille avec des équipes qui sont déjà engagées ; ce sont plutôt des équipes de direction. En termes d'esprit d'équipe, qui apprécie la cohésion, on passe de 37% à 98%. En termes de pertinence de l'équipe (adaptation de l'équipe à la mission qui lui est confiée), on passe de 42% à 99%. En termes de capacité à aller au-delà des attentes portées sur l'équipe, on passe de 23% à 96%. En termes de fiabilité collégiale de l'équipe, c'est à dire de capacité à s'entraider, on passe de 26% à 96%. Et en termes de chance de succès, indicateur de synthèse, on passe de 26% à 98%.

Voilà la conséquence d'introduire dans une équipe, la conscience que chacun est inconditionnellement aimé - même si nous ne l'exprimons pas de cette façon – et de donner un outil simple qui permet de s'en souvenir et d'en vivre de manière synchrone. Que tous le sachent et qu'ensemble ils le vivent, voilà la clé de la transformation collégiale. Le fruit de cette expérience est la qualité de présence des uns aux autres qui rend possible, au sein d'une équipe, les conversations difficiles, le dépassement des jeux d'ego parce que la présence authentique permet de saisir la réalité telle qu'elle est, avec lucidité et confiance mutuelle.

Les fruits de tout cela sont la croissance intégrale de la personne - intégrale parce qu'elle intègre et unifie toutes les facettes de la personne (la personne se met à travailler mieux, la famille va mieux,

l'engagement sociétal va mieux, nous avons beaucoup de témoignages là-dessus) ; la croissance vraiment pluridimensionnelle de la personne (plus de sens, plus d'harmonie dans les relations) et une prise de conscience que la transformation commence par soi. Au niveau d'une entreprise, quand on travaille à l'échelle d'un écosystème, ce qui apparaît, c'est une plus grande unité, un esprit d'expansion et le sens de la responsabilité.

Merci à tout le courant sur la raison d'être de l'entreprise, évidemment, qui nous aide beaucoup parce qu'un écosystème authentique va naturellement formuler sa raison d'être au monde, qui est celle d'apporter un service, qui est celle du dépassement, de la remise en ordre des moyens, des process, du profit à leur juste place qui est au service d'une fin génératrice de bienfaits collégiaux et personnels.

La raison d'être ensemble est la fondation d'une plus grande unité. Et aussi, l'enracinement d'un esprit généreux d'expansion : cette capacité qu'a un groupe à se dire qu'en fait il ne faut pas raisonner de manière malthusienne, qu'on est dans un monde d'opportunités, dans un monde en expansion dans lequel on a une contribution à apporter.

Mais comment y parvenir ? On voit bien que la transformation authentique commence et se termine par le bien de la personne, en passant par le bien collégial et le bien commun. Dans un écosystème authentique, on ne veut et on ne peut compter que jusqu'à un, car chacun est invité à être attentif à chacun, puisque chacun est voulu pour lui-même et que c'est uniquement dans ce regard dont il bénéficie que chacun découvre le chemin de sa responsabilité sociétale.

C'est le défi au cœur de l'exercice de l'autorité : comment prendre soin de l'ensemble et prendre soin de chacun, puisque nous prenons conscience que chacun est en fait la valeur ultime ? Comment y arriver ?

Il faut commencer par se connaître soi-même de l'intérieur et donner une structure à la vie intérieure, à l'intériorité. Si on veut qu'un geste professionnel trouve son origine en nous, encore faut-il organiser un peu l'intérieur, sinon c'est un grand désordre à l'intérieur et un tapage épuisant à l'extérieur.

C'est pourquoi notre pratique invite à connaître **quatre fondamentaux** de notre personnalité. Le premier est le moment ressource, dont j'ai déjà un peu parlé et dont l'évocation va me permettre d'être centré, en conscience dans l'instant présent. Connaître ce moment ressource permet de ne plus être dépendant des circonstances, pour ne plus être dépendant d'une belle présence à mes côtés, pour être centré.

Le deuxième est la vocation professionnelle, appel et appui à servir. « Marthe, Marthe, tu t'agites pour bien des choses, une seule est nécessaire ». Quel est cet appel, unique et nécessaire, qui va profondément orienter mon geste professionnel, le bien que j'ai à faire, le petit morceau de bien qui m'est confié ? Des critères très simples permettent de relire notre vie pour découvrir cet appel et cet appui.

Le troisième est notre manière d'être à l'autre : en résistance ou ajusté. En résistance, je rentre dans la rencontre avec mon agenda, j'ai grosso modo une idée déjà bien faite de tout ce qui est censé se passer, j'arrive avec mes certitudes, et je fais rentrer tout le monde dans ma boîte. Dans une relation ajustée, j'entre avec comme toute première intention la rencontre et l'accueil du mystère qu'est toujours une personne ; c'est une manière d'être à l'autre qui est de prendre conscience qu'il a quelque chose à me dire ici et maintenant, et que de la rencontre de ces deux présences va naître quelque chose que nous allons ensemble découvrir ; choisir cette manière d'être ajustée, qui est la seule possibilité de relation féconde, a des conséquences sur la transformation du monde.

Le quatrième est ma prétention. C'est le motif du patatras ! Tu constates un certain nombre de rencontres où tu n'es pas aligné, tes émotions vont dans un sens et dans un autre, ton corps s'épuise, tu maltraites les relations, tu constates que ta vie n'a aucun sens et que ton geste professionnel n'a aucun sens, mais que bien sûr, tu n'as pas le choix, c'est leur faute et toi, tu es sûr d'avoir raison. Il y a quelque chose en nous qui déclenche ce phénomène d'autojustification, d'auto-aveuglement, et c'est ce que nous appelons notre prétention. En relisant notre vie, on arrive à la nommer. C'est une injonction intérieure : il faut briller, il faut faire avancer les choses, il faut sauver le monde, il faut faire la différence... et il y en a une qui est piègeuse, il faut servir ! Voyez cette injonction qui vient nous mettre sous pression et vient borner notre capacité de présence. Evidemment, il ne s'agit pas d'ignorer cette prétention, il s'agit de la connaître pour l'accueillir comme une blessure, comme le bug de Rodrigue : j'ai un bug en moi, une envie d'exister par moi-même, une envie de faire ce que j'ai à faire par moi-même, de réussir par moi-même, de piétiner les autres et d'arriver là où j'ai envie d'aller. Délire de toute puissance qui veut, hélas en vain, me protéger de la réalité têtue que je suis limité, fragile ! Car je le suis. Et lorsque je vais être centré, vivre ma vocation de manière ajustée, je vais faire l'expérience de ma fragilité. Je peux regarder l'autre comme un mystère, et je vais faire l'expérience de ma vulnérabilité profonde face à l'autre, qu'il soit puissant ou qu'il soit fragile. Une fois connue ma prétention, l'enjeu est de l'accueillir comme une fragilité, une ultime fragilité, parce qu'elle m'angoisse, parce qu'elle est à l'origine de toutes mes peurs, parce qu'elle est à l'origine de mes chutes, elle est à l'origine du mal que je fais et que je ne veux pas faire et elle m'empêche de faire le bien que je veux faire et que je ne fais pas. Connaître ma prétention me réconcilie avec mon passé, me réconcilie avec mes chutes, et me convainc que je ne m'en sortirai pas seul, que je suis aimé et je suis aimable. Une fois visitée, cette prétention va devenir source, et je vais pouvoir opérationnellement rentrer dans une dynamique où je vais, non pas faire le bien que je veux faire, mais laisser faire le bien qui est en moi là où je ne peux pas le faire, ce bien qui veut se faire pour les autres à travers moi. C'est une bascule, et du coup, la vocation professionnelle va pouvoir s'exprimer dans cette belle relation, malgré moi.

Ces quatre fondamentaux, le moment ressource, la vocation professionnelle, la manière d'être à l'autre et la prétention, une fois connus, peuvent être mobilisés dans une pratique toute simple, la reconnexion, qui permet de préparer ou de relire toute rencontre. En connaissant mes fondamentaux, je vais pouvoir mobiliser le meilleur de ce que je porte, c'est à dire ce moment ressource, cette vocation professionnelle, cette manière ajustée d'être à l'autre et voir comment concrètement cela peut s'exprimer vraiment, et trouver ces intuitions qui me permettent de vivre la rencontre de la manière la plus ajustée à mon authenticité, et proposer à l'autre cette rencontre la plus féconde, libérante qui est gage de vérité ou de lucidité, loin de toute naïveté ou de toute manipulation.

Quand on introduit cet outil, pour la première fois dans les COMEX, une fois qu'ils ont leurs fondamentaux personnels, on fait un recueil de mots. Les mots qui viennent, relatifs à la valeur pour moi, sont *paix, sérénité, gain de temps, clarté, créativité, ouverture d'horizon* ; les mots relatifs à la valeur pour l'autre sont *réassurance, respect, confiance, dignité, engagement* ; les mots relatifs à la valeur pour le groupe sont *efficacité, gain de temps, droit au but*. Tout cela a beaucoup de valeur dans l'économie, il n'y a aucune contradiction entre un agir authentique, profondément ancré dans ce que nous sommes, et ce que l'économie recherche, au contraire. Voilà la belle et grande joie dont nous faisons l'expérience chez *Thomas More Partners*.

Comment poursuivre une fois que l'on connaît ses fondamentaux ? Évidemment l'enjeu est de rentrer dans une discipline de relecture. Il n'y a pas de leadership spontané. Donc on redonne une place au silence, une place à l'intériorité dans la vie de personnes très occupées qui nous disent en général qu'elles n'ont pas le temps. Avec ce petit outil, on leur dit : « Est-ce que vous n'avez pas le temps de réussir la conversation d'après ? L'heure et demi que vous allez passer avec les syndicats, si elle se passe mal, risque de compliquer les six mois qui viennent, voire pire, de planter le système. Est-ce que ça ne vaut pas une petite demi-heure de silence pour travailler et aller chercher en vous les meilleures

intuitions ou pas ? » La réponse est : oui. Et donc on recrée en fait très vite une place pour cette intériorité dans les agendas des dirigeants. Le matin je prépare le rendez-vous le plus critique ; en milieu d'après-midi je relis ma journée pour préparer la fin et repartir sur des bonnes bases, et surtout refermer les boucles qui se seraient mal passées malgré moi. Et donc on réinjecte l'intériorité, le silence, la mise à distance au sein même de l'agir professionnel dont on sait que c'est la porte d'entrée de bien des choses. Et on nourrit le geste de rencontres authentiques, de rencontres gratuites, parce que c'est la gratuité qui nous nourrit, la gratuité reçue comme la gratuité offerte ; et donc très vite on voit apparaître et introduire les déjeuners pour rien, les rencontres pour rien. Qu'est-ce qui dans ton agenda n'est pour rien ? Quand on regarde ton agenda, quelle est la rencontre dont on dit que tu ne devrais pas y participer, « ça n'est pas ta place, ça n'est pas ton rôle » ? Si cette rencontre n'existe pas, il y a un problème, parce que c'est dans la gratuité que se joue la ressource, le ressourcement et la capacité à justement être cette ressource gratuite pour les autres.

Par où commencer ? La première chose que je voudrais partager avec vous, c'est sentir l'urgence de notre responsabilité. Une journée comme celle qu'on vit aujourd'hui, le fait qu'on soit mis en mouvement par ce thème de l'intériorité, au-delà d'une grâce, implique une responsabilité, parce qu'on est entouré d'un monde bruyant, d'un monde qui a peur, qui s'accroche à soi seul, qui s'accroche à la matière qui passe, qui ne fait pas de place à l'intériorité, voire qui cherche à tuer l'intériorité. Pour peu que nous ayons une once de sensibilité à ce thème-là, nous portons donc une responsabilité éminente. Il y a dix ans, en me lançant dans cette aventure, c'était un rêve fou. Des voix autour de moi me disaient : tu as huit enfants il faudrait peut-être que tu sois un peu raisonnable. Les professionnels de l'accompagnement disaient : très bien ton truc, mais assumer l'authenticité dans l'économie ça n'est juste pas possible, tu n'auras pas de clients... Bref, à l'époque c'était un rêve un peu fou, mais je l'ai fait parce qu'un Regard qui m'appelait à le faire, m'aidait à le faire et qui m'appelle et m'aide toujours.

Voilà, j'aimerais vous faire partager cette espérance qui aujourd'hui est une expérience : une réconciliation est possible au cœur même de l'économie, au cœur même de la recherche de l'efficacité et cette réconciliation par une authenticité reçue et partagée. Le COVID nous a aidés ; on est passé de l'esthétique de l'authenticité en leadership à sa nécessité ; en fait les leaders non authentiques ont explosé en vol, le copier-coller n'a pas marché l'année dernière, le non-respect des consciences n'a pas marché. Et aujourd'hui la réinvention d'un vivre ensemble à distance, l'invention d'un monde d'après ne marche pas sans une conscience vive, sans une conscience agissante. Il s'agit d'être davantage à l'écoute de notre désir, de faire silence et de s'apercevoir que nous avons un désir de bien, de générosité, de largesse, puis de le prendre au sérieux, d'avoir l'audace de le vivre pour voir et croire que ce désir peut être fécond.

Quelques mots de **conclusion**. Pour vivre ce que je viens de partager, la foi n'est pas nécessaire. Dieu n'existe pas parce que je commence à y croire. En tout homme il y a un enfant de Dieu, qu'il le dise ou non, qu'il le reconnaisse ou non, qu'il veuille en vivre ou non ; il est attendu et infiniment aimé ; et la toute-puissance de Dieu est à l'œuvre en lui, indépendamment de la confession qu'il est capable de poser.

Un Père de l'Église cité par Maurice Zundel disait : « si quelqu'un me demande quel est ton Dieu, je lui demanderais d'abord : quel homme es-tu ? » Il n'y a de rencontre avec Dieu qu'à l'intime de l'homme. Le chemin vers l'intériorité, vers le plus intime de ce que je suis n'est pas une option. Et au plus intime de ce que je porte, il y a ma vocation professionnelle, il y a ma manière d'être à l'autre, il y a cette capacité qui m'a été donnée d'être d'une fécondité incroyable. Et c'est parce que je vais me donner à cette fécondité incroyable, que je vais découvrir le vrai visage de Dieu, qui est justement de se donner.

C'est le cheminement des pèlerins d'Emmaüs ; leur cœur était brûlant lorsqu'ils parlaient en chemin ; et vient ce moment où le Christ s'en va, « reste avec nous Seigneur ! » ; c'est parce qu'ils posent un acte de charité vis-à-vis de ce compagnon de route qu'ils pourront le reconnaître à la fraction du pain. Alors le Christ disparaît à leurs yeux parce qu'il est désormais vivant, ressuscité en eux. La foi n'est pas nécessaire pour que ce que je viens de vous dire soit. Elle est un cadeau offert à certains pour qu'il leur soit plus simple de le vivre. Une grâce offerte pour les autres. Parce que pour un croyant en la Résurrection, offrir sa vie est le chemin. Et puis, pour celui qui a la foi, il y a une lumière supplémentaire : dans les fondamentaux que j'ai évoqués, il reconnaît une Présence. Dans la vocation professionnelle, il discerne Celui à qui il veut adresser la question « que veux-tu que je fasse, Seigneur ? Comment coopérer à la Création que tu me confies ? », celle du Père. Dans la manière d'être ajusté à l'autre, dans cet agenouillement devant le mystère qu'est l'autre, le croyant reconnaît la Présence du Christ au lavement des pieds. Dans le combat pour dépasser sa prétention, il reconnaît la Présence de l'Esprit Saint. La responsabilité du chrétien au cœur de l'économie, c'est de se laisser conquérir par ce Mystère, se laisser convertir par ce Mystère, pour être une bulle d'oxygène, une oasis de gratuité. C'est une grâce et une responsabilité.

Tour de table

Après quelques instants de silence, les participants sont invités prendre la parole.

En vous écoutant, je me suis posé une question un peu rétrospective, puisque je ne suis plus en situation directe de leadership : de qui ai-je été aimé et qui ai-je aimé ? Parce que ce moment ressource, c'est une rencontre. Cela m'a amené à une autre question : comment faire la distinction entre cette approche et les risques de l'affect ? Parce qu'une des choses qu'on a tous expérimentée, c'est qu'il y a des leaders qui jouent beaucoup sur l'affect et ça peut être un peu de la manipulation ; et d'autres qui sont très réservés, qui gardent leurs sentiments pour eux. Alors, quel est le juste équilibre dans cette rencontre d'amour ?

François-Daniel Migeon

En fait, une personne est dans deux états possibles : (i) la présence, et la personne est unifiée, tête, cœur, corps, ou (ii) l'absence, et la personne est divisée, la tête se fait son film auto-justifié, pétri de convictions, « ne me parlez pas du réel, j'ai mon avis, mon idéologie, ma représentation du monde ». Notre corps qui ne peut pas faire autrement que d'être présent ici et là - c'est de la matière, c'est la seule chose qui ne sait pas tricher – est celui qui va nous permettre de discerner entre affect et authenticité.

Si je suis dans un état unifié, en fait, l'ensemble de l'information que ma raison me donne - une idée, que mon affect me donne - une émotion, que mon corps me donne - un instinct, ces trois informations : idée, émotion, instinct se combinent dans une intuition qui me dit : François-Daniel, ici et maintenant il est ajusté de vivre cela. Je sais en rendre raison, mais ma raison seule ne peut pas générer l'intuition ; l'intuition est plus puissante que la raison ; elle intègre l'émotion, elle intègre l'instinct. Mais l'intuition est raisonnable, n'en déplaît à ceux qui veulent la disqualifier.

Ou bien, je suis divisé tout en étant convaincu d'avoir raison. Il y a de moins en moins de monde autour de la table, mais je continue en accélérant et en fonçant dans le mur ! C'est bizarre, le vide se fait, je me sens de plus en plus seul, je suis de plus en plus tendu, je ne comprends pas ce qui se passe, mais j'ai raison ! Jusqu'au moment où, il y en a marre ! J'envoie tout balader, la colère prend le dessus ; ou je m'effondre en *burn out* parce que mon corps finit par me dire qu'il n'en peut plus.

Donc l'enjeu pour intégrer l'émotion est la prise de conscience de l'état dans lequel je suis. Présent ou absent. Unifié ou divisé. Evidemment, pour revenir vite, si besoin, en présence, unifié. Et je reviens

dans cet état en faisant mémoire de moment ressource qui me réinvite à ce lieu intérieur de centrage, et l'émotion est alors intégrée.

Reprise du tour de table

On a une convergence avec François-Daniel qui est venue à un moment crucial dans notre histoire, où nous nous occupons d'exclus du travail, exclus pour la raison simple qu'on les étiquette handicapés. Ce qu'on découvre dans la psychologie mimétique, et qu'illustrent parfaitement les travaux de François-Daniel, c'est qu'en fait le désir de l'autre de nous apprendre fait que l'on apprend. On s'occupe de personnes avec des handicaps cognitifs, psychiques, mentaux, trisomie, etc. et on voit que ça marche ! Et donc forcément au niveau d'une société comme la nôtre, où tout le système scolaire fait qu'on s'affronte, qu'on crée de la compétition dès le plus jeune âge. Et nos combats pour permettre à chacun, par les apprentissages, par un travail de trouver sa place dans l'entreprise et dans la société, se heurtent en fait à cette société qui écrase le psychique de l'autre, qui écrase son intériorité.

Le travail de François-Daniel dans notre entreprise consiste effectivement à faire prendre conscience à des gens complètement athées, par le moment ressource, qu'ils sont aimés. Faire en sorte que les gens agissent par eux-mêmes, jusqu'aux opérateurs, c'est à dire qu'eux-mêmes sachent pourquoi ils vont travailler, pourquoi ils vont progresser, pourquoi aussi ils ne font pas toujours la même chose, et se disent qu'ils vont sortir de cette organisation avec un CDI. On n'y serait jamais arrivé sans ce travail de fond et de méthode. C'est extrêmement riche et pour faire le lien avec le christianisme, on retrouve le « aimez-vous les uns les autres » du Christ. Je voudrais vous encourager sur la voie de la convergence des scientifiques actuels sur les neurones miroirs, et la façon dont les gens vont apprendre à coopérer. Je crois qu'il faut se reconnecter à ces réalités, car nos organisations se sont véritablement mises dans des situations de violence interne, externe, voire de violence avec nous-mêmes.

François-Daniel, tu as accompagné plusieurs milliers de gens qui sont entrés dans la démarche. J'imagine qu'ils passent leur temps à faire des allers-retours entre des moments d'état désuni, et des moments d'état uni. J'ai pu avoir la chance, de temps en temps, modestement, d'expérimenter ces moments unis, où je me suis senti dans une grande productivité et efficacité, dans une densité hors du commun, et honnêtement, c'est épuisant et on ne peut pas être dans cet état unifié toute la journée ou alors on est des surhommes. Toi, ce que tu vises c'est de faire en sorte que le commun des mortels puisse être dans un état uni de 7 h du matin jusqu'à 23 h ; est-ce que de temps en temps on peut avoir une petite pause, qui fait qu'on n'est pas dans un état uni, sans être dans un état désuni ?

François-Daniel Migeon

Ce qui est épuisant c'est d'être désuni. Le lieu de notre unité, c'est le lieu asymptote, c'est le lieu auquel notre personnalité aspire. La réalité est qu'on ne cesse de faire l'expérience de l'instabilité ; elle est constitutive de notre nature ; elle est d'ailleurs le lieu de notre dignité. S'il n'y avait pas cette instabilité, je ne serai pas libre de choisir l'unité. C'est là qu'il faut aimer notre fameux bug. Mais l'expérience de l'unité est ressourçante. En fait les personnes qui adoptent cette pratique-là la désirent de plus en plus puisque, dans ce lieu d'unité, elles sont connectées à leur moment ressource qui porte bien son nom et parce qu'elles deviennent moment ressource pour les autres personnes qui sont du coup aussi ressourcées. Nous faisons alors l'expérience d'un ressourcement mutuel, profondément fécond. Et cela marche en entreprise, pour ce que l'entreprise a à vivre de meilleur.

En fait, cette expérience va au-delà de tout ce que j'aurais pu imaginer. Il y a convergence : j'aspire à être ressourcé et l'économie aspire à ce que j'ai un agir ressourçant et ressourcé parce que c'est l'agir

efficace. On a eu un très beau séminaire de deux jours avec le COMEX d'une grande banque française ; à la fin des deux jours, la DRH me tombe dans les bras en pleurs et me dit : « tu nous as sauvés ! » Je lui ai répondu : « ça, je ne peux pas le faire ! qu'est-ce que tu veux dire ? » Elle me répond : « tu viens de nous rappeler que nous avons une conscience et que nous n'avions pas à avoir peur ; tu nous as sortis de l'ornière tragique dans laquelle nous étions, du process qui gouverne, du copier/coller qui gouverne, du slide qui gouverne, de l'absence de sens qui gouverne, de la peur qui gouverne sans qu'elle porte un nom ». Plusieurs mois après, je parle au dirigeant de ce COMEX, et je lui dis : « avec deux ans de recul, qu'est-ce qui s'est passé dans ce séminaire ». Il m'a dit : « c'est simple, pour la première fois on a eu une vraie discussion, pour la première fois on s'est respecté jusqu'au bout, pour la première fois on a réussi à converger sur la meilleure réponse pour nous tous, et ce qu'il y a eu de plus fort, c'est que tout ce que nous nous sommes dit ce jour-là n'a jamais été remis en cause par personne et s'est déployé dans les 18 mois qui ont suivi ». La parole était performative. Les personnes en conscience, quand elles le sont toutes de manière synchrone, quand elles sont toutes en train d'engager leur volonté et leur intelligence, de manière lucide, de voir la réalité telle qu'elle est, s'engagent authentiquement et derrière, les choses se déploient effectivement. La parole était devenue performative du fait de cette qualité de présence. En fait, la disjonction entre ressourcement et efficacité est un contre-sens, un alibi qui a une complicité en moi : ma prétention. Le premier mal, c'est ma propre absence.

Reprise du tour de table

Nourrir la gratuité me semble très important, parce que c'est justement dans ces moments de gratuité qu'on est spontanément authentique, et en étant ainsi, on porte beaucoup de fruits, parce qu'en fait, et vous l'avez dit ensuite, on est le moment ressource de quelqu'un d'autre. C'est d'autant plus important de nous en avoir parlé ainsi qu'on est à un moment où on doit recréer beaucoup de liens dans nos entreprises et où les gens ont pris l'habitude d'avoir des agendas très chargés. Savoir s'arrêter pour ces moments gratuits et trouver cette totale disponibilité me paraît très important. Il va falloir retrouver cela très vite.

François-Daniel Migeon

J'ai eu l'occasion d'écrire un petit billet sur ce que le télétravail peut mettre à risque et il y a clairement la gratuité. Parce que, si je passe de visio en visio, la gratuité est potentiellement évacuée. Certes, ce risque peut être dépassé si j'en suis conscient. Le travail à distance présente aussi le risque d'évacuer l'ambiguïté du réel parce que dans une visio je ne montre que ce que j'ai envie de montrer, et on ne me pose des questions que sur ce que la personne sait qu'elle ne sait pas. Nous ne sommes plus percutés par le réel dans ce qu'il a d'ambigu et qui dépasse toutes les parties prenantes. J'illustre : si un directeur industriel parle à un patron d'usine en vidéo, le patron d'usine dit ce qu'il veut, le directeur industriel pose des questions de ce qu'il pense devoir savoir, et ça n'a rien à voir avec être dans l'usine et se dire « tiens, vous n'avez pas vu ça » ou « vous n'avez pas prévu de voir cela »... C'est ça l'ambiguïté du réel. La troisième chose que le télétravail met à risque, c'est la transformation inconfortable. Car j'ai besoin du réconfort d'un regard échangé, d'une présence réelle pour pouvoir dépasser mon inconfort ou mes peurs à me transformer. Choisissons de vivre une présence responsable !

RESONANCES

(Monseigneur Antoine de Romanet)

Ce qui m'a frappé tout au long de cette journée c'est la convergence des quatre interventions, avec pourtant des origines et des récits extrêmement différents. Je vais simplement avec vous reprendre certains des thèmes qui sont revenus plusieurs fois ; c'est un travail analogue à celui de consultants qui ne font que reformuler ce que vous venez de dire, ce que parfois vous trouvez intéressant, peut-être d'ailleurs parce que précisément c'est vous qui l'avez dit !

Le point commun et point de départ de toutes les crises, c'est l'excès. Camus disait : « Etre homme, c'est être celui qui s'empêche ». Effectivement si on ne travaille pas sa vie intérieure, un vide se crée qui conduit à l'excès. Ce sentiment de toute puissance est d'ailleurs pervers. Une symbolisation de la toute-puissance c'est la télécommande, cet outil presque magique qui me permet de passer d'une chaîne à l'autre de mon téléviseur, assis dans mon canapé, ou de commander les objets connectés de ma maison. Mais n'est-ce pas Netflix ou Disney qui a le pouvoir sur ma télécommande ? En fait, derrière ce pouvoir qui m'est donné, ne suis-je pas en réalité manipulé par un autre pouvoir ?

Il me semble qu'une phrase que nous pourrions tous emporter avec nous, c'est celle de Rodrigue : « Cassez-vous, et priez pour moi ! ». Cela signifie que « nous savons » et que pour autant « nous ne voulons pas ». Il me semble que c'est au cœur de ce que nous venons d'exprimer ; parce qu'au fond, chacun d'entre nous, nous n'avons pas besoin qu'on nous fasse la morale. Nous savons très bien qu'il ne faut pas voler, tuer, mentir, etc... Nous sommes capables de l'expliquer à nos descendants et à ceux dont nous avons la charge ; à ce niveau, c'est assez facile... Nous savons, mais est-ce que véritablement nous voulons ? C'est toute la question de l'intégration ou de la désintégration de nos vies. Nous avons une boussole intérieure et nous savons parfaitement où est le bien, mais voulons-nous véritablement l'accomplir ?

Il y a un épisode qui me frappe, que l'on trouve dans l'Évangile de Matthieu et que l'Église catholique célèbre à l'Épiphanie. Il s'agit du récit des rois mages, qui ont vu un signe dans le ciel ; ils cherchent la vérité, et ils voient une étoile qui les conduit vers Jérusalem ; ils vont voir Hérode, en lui disant : « nous avons vu une étoile se lever, pouvez-vous nous dire où doit naître le Messie ? » Hérode est un bon politique, mais il n'a pas de connaissance sur ce sujet ; alors il va voir les grands prêtres et les scribes, et il leur pose la question : « pouvez-vous me dire où doit naître le Messie ? » Les prêtres sont de bons technocrates, ils lui répondent : « à Bethléem, en Judée, parce que voici ce qui est écrit... » ; et ils citent la phrase exacte du prophète à ce sujet dans le livre des Écritures. Hérode retourne voir les rois mages et leur dit - à question précise, réponse précise - : « le Messie doit naître à Bethléem, en Judée ; allez-vous renseigner puis vous viendrez me rendre compte ». A ce stade du récit, nous avons trois catégories de personnages : les rois mages, Hérode, les grands prêtres. Ils ont tous le même niveau d'information : c'est le Messie, c'est maintenant et c'est à Bethléem. Les rois mages se mettent en mouvement ; cela va changer leur vie et ils retournent dans leur pays par un autre chemin pour éviter Hérode. Pour ce qui est des grands prêtres, ils donnent l'information comme s'ils donnaient les horaires des prochains trains pour Bethléem, alors qu'ils sont au cœur même de toute l'attente d'Israël. Ils ne bougent pas d'un centimètre ! Et Hérode, qui a l'information, va l'utiliser pour tuer tous les enfants nés dans cette période afin d'être certain qu'on ne va pas lui prendre son pouvoir. Cela veut dire qu'on peut « savoir les choses » et, soit être totalement indifférent à cela, soit être bouleversé positivement par cela, soit lutter contre cela.

Il me semble que ce que nous avons essayé de vivre ensemble aujourd'hui, et cela a été exprimé à plusieurs reprises, c'est d'aligner notre corps, notre âme et notre esprit, c'est à dire de connecter notre cerveau, nos mains et notre cœur. J'avais été frappé quand j'étais aumônier du collège Stanislas d'une conversation avec un professeur de mathématiques qui était prêtre et qui, à l'âge de la retraite, a suivi

une formation de BTS d'ébénisterie qui correspondait à ses désirs les plus profonds. Il m'a expliqué que c'est en réalisant de ses mains une pièce d'ébénisterie qu'il a compris la pertinence d'un théorème de géométrie qu'il avait enseigné pendant quarante ans ! C'est la puissance extraordinaire du mot « réaliser ». D'abord je réalise dans ma tête - il y a deux neurones qui se connectent -, puis ça touche mon cœur - j'ai même les larmes aux yeux -, puis ça passe par mes mains, par mon action ; et c'est en tant que ça passe par mon action que je comprends bien plus profondément ce que j'avais commencé à comprendre et que je n'avais pas encore vraiment compris. C'est pour cela qu'on a tous entendu cinquante fois la même phrase d'Évangile et qu'il y a un jour où cette phrase nous met en mouvement très concrètement ; c'est le défi considérable de l'intégration et de l'incarnation, et on voit bien que tout ce autour de quoi nous avons tourné aujourd'hui ensemble, c'est précisément ce défi, qui est celui de vivre « intégré » et non pas « désintégré ». « Où est ta foi qui n'agit pas ? », demande saint Jacques. Encore une fois, nous savons. Dans une maison comme l'Institut Catholique de Paris, par exemple, nous avons tous les concepts qui sont en libre circulation dans tous les couloirs. Mais la question n'est pas là ; la question c'est : qu'est-ce que j'en fais, comment concrètement est-ce que cela change ma vie ? Et ce n'est que dans la mise en œuvre concrète de ce que j'ai compris, qu'alors j'approfondis véritablement ce que j'avais initialement simplement balbutié.

Un autre sujet sur lequel nous sommes revenus plusieurs fois, et Yann avait commencé par cela, c'est la fragilité. Quand cette petite fille atteinte de lourds handicaps vient sur terre, elle a un message fondamental à nous adresser. C'est tout le sens de l'Arche de Jean Vannier. Quand Jean Vannier prenait la parole pendant une heure, ce qui me frappait c'est qu'au fond il ne disait rigoureusement rien « conceptuellement », si ce n'est que c'était bouleversant et captivant de l'entendre, puisqu'il nous expliquait que la pauvreté de la personne qui était en face de lui et qui était atteinte d'un handicap venait briser son armure, fendre ses postures, et lui permettre d'advenir à lui-même. C'est donc la richesse du handicap, de la limite, qui m'aide à être moi-même. Jean-François nous a redit cela d'une certaine manière avec Soukkot : nous remettre devant nos fragilités et nos vulnérabilités. Là il me semble qu'on retrouve les deux points majeurs de la vie chrétienne : la confiance et l'humilité. Le point majeur pour nous tous c'est de reconnaître notre radicale fragilité, notre radicale pauvreté. Nous ne sommes rien fondamentalement si ce n'est infiniment aimés de Dieu. Et la démarche essentielle de la vie spirituelle est ceci : me sachant infiniment aimé d'une manière absolue par mon Dieu Créateur, alors je peux être en vérité, reconnaître ma radicale faiblesse et accueillir la grâce. C'est exactement le mouvement de toute la liturgie qui a ouvert notre matinée : « Au nom du Père et du Fils et du Saint Esprit » : on commence par accueillir la présence de Dieu ; « Je confesse à Dieu tout puissant... » : c'est en me posant devant le Dieu Créateur, qui m'aime d'une manière inconditionnelle, quelles que puissent être les vicissitudes, les turpitudes et les limites de ma vie, que je peux reconnaître ma radicale limite, que je suis en vérité et que je peux accueillir le don de Dieu.

Pour accueillir la parole vivante créatrice et créatrice, pour accueillir le corps glorieux du Christ Ressuscité, j'ai besoin d'abord d'être dans une situation de manque, de désir, de faim, de soif. Il me faut être enraciné sur un roc pour pouvoir me mettre à nu et reconnaître ma radicale fragilité. C'est exactement le sens des quatre semaines des exercices spirituels de Saint Ignace, où durant la première semaine je commence par faire tout un parcours d'examen de conscience extrêmement vaste, allant jusqu'à la confession générale qui va m'ouvrir le cœur et me permettre de passer en « deuxième semaine » et d'accueillir la richesse du ministère public de Jésus, de l'accompagner jusqu'à la Croix puis dans la lumière de la Résurrection. Ce qui est magnifique dans les quatre semaines des « exercices spirituels », quand on a la chance de les faire dans toute leur ampleur, c'est qu'on peut très bien passer en deuxième semaine au bout de cinq jours, ou au bout de dix jours ou au bout de quinze jours. Et l'élément fondamental c'est le moment où je peux pleurer mon péché. Parce que je réalise que je suis infiniment aimé et que je suis tellement nul, tellement lâche, tellement médiocre dans ma réponse ; mais je ne peux pleurer ce péché qu'à la mesure dont je réalise l'amour dont je suis aimé.

Là aussi, c'est revenu en boucle de manière impressionnante : « on ne peut pas donner l'amour que l'on n'a pas reçu ». Rodrigue nous l'a dit d'une manière magnifique et bouleversante ; c'est sans doute la chose la plus difficile au monde que d'accueillir l'amour qui vient de l'autre. Vous connaissez cette chanson terrible : « Vous m'aimez mais pas moi ; c'est moi que j'aime à travers vous ! ». Saint Augustin disait : « Je n'aimais pas ; j'aimais aimer ! ». On aime tous aimer ; on aime tous les bonnes choses ! Mais être aimé ? C'est ici le *turning point* de nos existences chrétiennes : accepter d'être vulnérable à un amour qui me précède et qui m'engendre. Ce qui va totalement transformer mon existence, c'est quand j'accueille cet amour sur lequel je n'ai pas la main, qui précisément me précède, qui est à l'intime de moi-même parce qu'il est plus intime à moi-même que moi-même et qui va me donner de transformer toute chose. On voit bien qu'on est dans ce mouvement assez classique « Exitus, reditus », c'est à dire : j'accueille le don de Dieu, j'en suis touché, bouleversé, transformé... C'est la raison pour laquelle l'Adoration est effectivement un lieu majeur : il n'y a rien à comprendre, et tout à accueillir. Le mouvement profond de l'Adoration n'est pas de parler à Dieu ; même avec un doctorat de théologie, on est vite à sec ! La question c'est de se laisser être habité par le Seigneur, se laisser être regardé par le Seigneur. C'est pourquoi l'Adoration est véritablement le point central : j'accueille cet amour de manière inconditionnelle, d'une manière totalement bouleversante. Je suis saisi et je t'aime.

On a souligné l'importance de la prière, de l'écoute... Jean-François Bensahel a souligné combien rien n'est possible sans justice : justice et paix s'embrassent, justice et paix marchent toujours d'un même pas. Il y a eu ici une citation inspirante : « Si je ne suis pas pour moi, qui le sera ; si je ne suis que pour moi, que suis-je ? » ; il fut ajouté : « si je ne reçois pas les autres, qui suis-je ? » Cela reprend exactement le grand commandement ; qui n'est pas seulement celui de l'amour de Dieu et celui de l'amour du prochain ; mais qui est : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même ». Commençons par nous aimer nous-mêmes ; commençons par nous laisser être aimés. La phrase est extrêmement puissante : « Si je ne suis pas pour moi, qui le sera ? ». Quand je suis dans la relation singulière avec le Seigneur, me reconnaissant créé et aimé par le Seigneur, d'une manière unique, c'est fondé sur cet amour que je peux aimer mon prochain ; ce qui n'a rien d'évident ; la preuve c'est qu'on en a fait un commandement ! Encore une fois, mon prochain n'est pas une catégorie juridique, c'est celui dont je me fais proche activement. Et nous sentons bien que l'ampleur de nos existences, c'est notre capacité à faire de l'autre notre prochain, c'est à dire à transformer chaque relation par l'accueil du mystère de l'autre et la révélation du mystère de ma propre vie, ce qui, dans une sorte de maïeutique, nous fait progresser, avancer et nous révéler l'un à l'autre. C'est donc dans cette relation interpersonnelle que tout se joue.

Nous avons aussi abordé le thème de la vérité : être en vérité avec soi-même. Une citation de Saint Thomas d'Aquin peut ici nous éclairer : « *adaequatio rei et intellectus* » ; c'est à dire l'adéquation entre la chose et la manière dont je la conçois. C'est exactement ce que nous avons souligné tout à l'heure : bien souvent « nous savons et nous ne voulons pas » ; « cassez-vous, et priez pour moi ! ». Dans cette dimension d'intégration, le grand danger de la vie chrétienne serait de séquencer les choses d'une manière totalement désarticulée. On pourrait considérer qu'il existe cinq aspects majeurs de la vie chrétienne : la vie de prière, la vie fraternelle, la vie de charité, la formation et la mission. Dans une paroisse bien construite, on a le groupe prières (qui dit le chapelet et qui va à l'Adoration une fois par semaine tous les vendredis à 19 h), la vie fraternelle (avec ceux qui ont une capacité à organiser des pots formidables tous les premiers dimanches du mois, et des dîners paroissiaux réguliers), la vie de charité (on a la Conférence Saint Vincent de Paul qui fait un travail remarquable), la formation (on a le Père ZZ qui enseigne au Collège des Bernardins et qui donne tous les mois un cours d'exégèse remarquable), et la mission (on a trois paroissiens un peu originaux qui vont de temps en temps sur la place du marché faire un peu d'évangélisation de rue) ! Évidemment, certains d'entre vous se sentent beaucoup plus à l'aise dans la formation, d'autres dans la vie fraternelle, d'autres dans la vie de charité.... Si la vie chrétienne était comme un tonneau avec cinq planches, notre vie chrétienne fuirait par la plus courte de ces planches. Vous pouvez avoir une vie de prière formidable, s'il n'y a aucune vie de charité, c'est zéro ! Vous pouvez avoir une vie de charité formidable, s'il n'y a pas de formation, ça

fuit par-là ! etc. On est en plein dans l'intégration que nous n'avons cessé d'évoquer tout au long de notre journée.

Un dernier point. Certes nous n'avons pas tous une vocation sacerdotale de ministre ordonné, mais nous avons tous une vocation à la sainteté. La question fondamentale que se posent les responsables de séminaire en charge de la formation des prêtres, c'est : « sera-t-il heureux, sera-t-il utile ? » Si tu n'es pas heureux, tu n'es pas utile ; si tu n'es pas utile, tu n'es pas heureux. C'est donc bien dans les réalisations concrètes de notre existence au quotidien que se déploie ce que nous sommes, c'est à dire notre vocation. « Me voici », ce sont les deux mots, aussi simples qu'engageant, que dit le séminariste appelé au diaconat, le diacre appelé au sacerdoce, et le prêtre appelé à l'épiscopat. A l'appel de son nom, il répond : « Me voici » et au nom du Seigneur il fait un pas pour manifester sa résolution. Je crois qu'on a magnifiquement tourné autour de cette considération d'intégration. Je suis assez fasciné par l'unité de nos échanges. Je pense qu'il y a quelque chose de formidable à en tirer. J'en rends grâce ; j'ai comme beaucoup d'entre vous été ému par de nombreux témoignages ; j'ai eu la larme à l'œil plusieurs fois. Gardez dans bien en mémoire ce cri de Rodrigues, qui nous lance le défi de l'intégration ou de la désintégration entre savoir et vouloir en chacune de nos vies : « cassez-vous, et priez pour moi ! ».

TOUR DE TABLE FINAL

Jérôme Lacaille

Chers amis, cette journée touche à sa fin. Je voudrais vous proposer qu'on fasse un tour de table très bref, où chacun est invité à répondre à trois questions : comment je me sens ? qu'est-ce qui m'a frappé ? qu'est-ce qui me vient comme intuition, comme idée pour la suite, qu'est-ce que je pense faire de ce que nous avons reçu au cours de cette journée ?

Tour de table

Je me sens bien. Ce qui m'a frappé, c'est la convergence des différentes interventions, c'est aussi la force des expériences vécues qui nous ont été rapportées dans les témoignages. Il faut que ça se décante, il faut que je laisse passer quelques jours, que je relise le verbatim quand on l'aura avant de répondre à cette question.

Je me sens très bien. Ce qui m'a frappé, c'est que depuis ce matin j'ai senti la présence des quatre témoins, j'ai senti l'œuvre créatrice. Que vais-je en faire pour la suite ? Je me dis que je continuerai la rencontre, que je continuerai ma route. Ma devise a toujours été : « j'ose la rencontre et je choisis l'Espérance ».

Je me sens heureux et comme l'a dit Mgr Antoine de Romanet : « Si tu n'es pas heureux, tu n'es pas utile ; si tu n'es pas utile tu n'es pas heureux ». Journée utile, merci. Ce qui m'a frappé c'est l'unité entre nous ; j'ai l'impression qu'on vit une sorte d'histoire d'amitié profonde. On est dans le mode conversation ; c'est à dire se tourner ensemble vers quelque chose et non pas dans une bonne discussion qui peut être un élément de division. Donc, grande unité. Me convertir.

Je me sens en communion avec vous. Ce qui m'a frappé de façon très positive, c'est cette cohérence, cette intégration, chacun avec ses mots. J'aimerais cependant que l'Église soit davantage présente en tant qu'institution, en tant qu'histoire, dans nos débats. J'aimerais être capable dans l'avenir de donner un contenu théologique à ce qui a été dit tout au long de la journée.

Je me sens très bien. Ce qui m'a frappé c'est que les interventions de Dieu, reconnues par certains, sont explicites. Je dois dire que c'est une grande chance pour eux. Avec l'individualisme contemporain la solidité individuelle des personnes compte énormément. Cela rejoint un certain nombre de choses qui ont été dites et ça va me permettre probablement de continuer d'approfondir mes réflexions sur ce thème.

De retour de voyage à l'étranger, je suis rentré très tard chez moi hier soir ; on a les petits enfants à la maison et mon épouse m'a demandé si c'était bien raisonnable de participer à cette journée ; je vais pouvoir rentrer en lui disant : je me sens bien, je suis joyeux et grâce à cette journée, nous allons essayer de grandir ensemble. Ce qui m'a frappé c'est la cohérence, la convergence qui ne sont possibles que dans le partage ; c'est vraiment une journée de partage avec des témoignages exceptionnels et avec de beaux échanges. Mon intuition, c'est que la vie intérieure, aussi profonde soit-elle, n'a de sens que si on ouvre les portes et les fenêtres.

Je me sens nourri et dynamisé, je dirais presque galvanisé. Ce que je vais retenir de ces témoignages, c'est un devoir de vigilance et d'attention. Vous avez parlé de moments gratuits, de racines, d'arbres et de maisons ; ce sont des choses auxquelles on doit être attentif parce qu'elles nous amènent à des notions de solidarité, de justice et d'attention aux inégalités. L'intuition, c'est plutôt une question : comment vais-je faire pour répondre « me voici » ?

J'ai envie de rendre grâce pour cette belle journée avec ces témoignages et ces échanges, tout ce qui a été donné et reçu. J'ai été frappé par l'authenticité ; je sentais que Dieu était présent dans ce lieu, incarné dans chacun de vos témoignages ; ce qui me vient, c'est ce beau chant espagnol : « en toute chose aimer et servir », et c'est ce que je retiens de vos témoignages. Enfin l'intuition, que je prends comme un souffle, c'est « ma grâce te suffit » que l'on a entendu tout à l'heure, « avance au large ». Alors avançons au large.

Comment je me sens ? On n'ose pas le dire en général, mais tout le monde a dit tant de choses que je me sens fatigué. Cependant, c'est de la bonne fatigue, celle que l'on ressent après une activité sportive. Tous les témoignages m'ont beaucoup frappé et, par le fait qu'ils étaient très différents, il y avait ce point d'union dans le Christ. J'ai ressenti une très grande authenticité et j'ai trouvé cela très enrichissant. Si je continue avec ma sincérité du début, je dois avouer que j'ai déjà participé à ce genre de rencontres et me suis déjà dit : il faut que je change beaucoup de choses dans ma vie quotidienne ; malheureusement, au bout de trois ou quatre mois, je constatais que finalement peu de choses avaient changé. Je me dis, s'il n'y a qu'une seule chose qui change, c'est déjà bien ; j'espère que quelque chose va me servir à changer ne serait-ce qu'une petite chose dans mon quotidien.

Je me sens ressourcé, mais en même temps infiniment fragile et infiniment aimé. Ce qui m'a frappé, c'est que cette journée, qui était dédiée à la vie intérieure, a surtout été consacrée à nous tourner vers les autres et à engager des actions, comme si le chemin vers la paix intérieure devait passer nécessairement par les autres. Ce que je retiens, c'est d'abord de la reconnaissance envers vous de m'avoir invité aujourd'hui. Mon intuition c'est qu'il y a encore beaucoup à faire.

Je me sens joyeux. Ce qui m'a frappé, c'est à quel point, aujourd'hui, on a incarné un bout de phrase qui était pratiquement au début de chaque prise de parole de Jésus et que je n'ai jamais compris : « En vérité je vous le dis » ; c'est cette vérité qui a transparu à chacune des interventions. Déjà je suis arrivé avec une intuition qui était que cette écologie de la vie intérieure était importante ; et je repars en me disant qu'elle est essentielle, dans ma vie personnelle, mais aussi dans ma vie professionnelle ; c'est comme si, aujourd'hui, on avait mis le temps en pause ; il se passe quelque chose que l'on ressent de la même manière pendant l'Adoration ; je sais que, quelques jours plus tard, j'ai envie d'appuyer sur le bouton pause à certains moments de la journée ; mais il faut savoir le faire parce que ça n'est pas facile ; ce sera ma prochaine étape.

Je me sens plein d'énergie, plein d'espérance. J'ai été très sensible au témoignage de Yann Bucaille sur son enfant qu'il a amené jusqu'au bout de sa vie et cela l'a totalement transformé ; c'était très émouvant ; j'ai été aussi frappé par le témoignage de Rodrigue, toutes ces difficultés qu'il a dû traverser, avec cette force de pouvoir surmonter tous ces obstacles. J'ai beaucoup reçu et je vais pouvoir approfondir des réflexions.

Je me sens bien et interpellé à la fois. Je ne sais pas si c'est un moment ressource comme l'a évoqué François-Daniel tout à l'heure. Lorsque je suis arrivé ici ce matin, je n'avais pas vraiment d'attente, la vie intérieure ça allait de soi ; en entendant les divers témoignages et la force de la foi, je me suis rendu compte qu'il n'y avait pas de contradiction entre la vie intérieure et l'action. Je repars donc de cette journée en me disant qu'il y a beaucoup de choses à faire ; mettre sa foi au cœur de l'action, c'est peut-être le fait de l'ouverture.

Je voudrais poser une quatrième question : comment je me sentais avant ? Quand j'ai reçu l'invitation, je me sentais comme dans le livre *Catholiques anonymes* et je me disais : c'est encore un truc pas pour moi ; et je me suis un peu poussé pour venir à cette rencontre. Jésus est Parole, et j'ai trouvé que tous les témoignages étaient d'une clarté incroyable ; j'ai une capacité à m'endormir ou à penser à autre chose dès que les choses deviennent compliquées ; et là on a passé des heures, j'allais dire inoubliables.

Cette journée va me marquer pendant au moins une année dans ma manière de m'organiser dans mon quotidien, dans mes actions, pour laisser plus de place à l'oraison ; j'ai beaucoup aimé l'expression de Rodrigue, « la boule » ; j'ai la chance d'être dans une paroisse où « la boule » est très présente.

Je me sens très bien, je me sens réveillé, je me sens en vérité, dans le vrai. Ce qui m'a frappé et ce que je retiens, c'est l'authenticité que j'ai sentie réciproque dans les échanges ; c'est comme une source de vie. Ce qui me vient comme idée par la suite, ce sont deux envies furieuses et immédiates d'aller prier et de partager ce que j'ai reçu. Je suis éminemment conscient qu'on est chrétien en communauté et, quand on a reçu un tel don, le garder pour soi, c'est un crime

Je me sens très ressourcé, très dynamisé, et pour tout dire, très heureux. J'ai aussi ressenti, comme ça a été dit, que le Christ était parmi nous. Quand on échange à plusieurs, Jésus dit : « je suis au milieu de vous » ; c'est exactement ce que j'ai ressenti et cela effectivement provoque cette joie dont on parle. Je remercie ceux qui ont parlé de leurs témoignages, de la Révélation qu'ils ont eue à travers l'Adoration. J'en profite d'ailleurs pour dire que l'apport de cette réunion d'aujourd'hui et des groupes de prières par rapport à notre groupe général qui traite des questions plus intellectuelles est absolument essentielle et je ressens la pertinence du travail qu'on est en train de faire par rapport à l'état de la société. Je pense que la transformation de la société passera par la transformation de chacun d'entre nous, et d'abord par cette vie intérieure incarnée. Il faut continuer parce que pour pouvoir avoir un rayonnement, il faut qu'il y ait une multiplication de ce type d'exercices.

Le premier mot que j'ai écrit c'est : « fatigué ! ». Je pense que nous le sommes tous plus ou moins selon l'état d'énergie qu'on avait en entrant. Je suis très content d'avoir passé la journée à vous écouter plutôt qu'à parler, ce qu'on n'est pas toujours prêt à faire. Ce que je retiens c'est la force de tout ce qui a été dit avec de très beaux témoignages. Je n'ai pas perdu de vue ce qu'un ancien groupe chrétien m'a apporté à titre personnel, avec une alternance entre une espèce de vie intérieure et une vie professionnelle, mais tout cela est toujours un peu confus, même si on y réfléchit depuis des années ; et ça restera toujours confus, jusqu'au dernier moment du cheminement ; et c'est à ce moment-là que la lumière apparaîtra. Mais, même si c'est confus, c'est jalonné, et je vois cette rencontre d'aujourd'hui comme un jalon. La seule chose que je retiens aujourd'hui, un peu immédiatement, en écoutant les témoignages des uns et des autres, c'est le besoin de lâcher prise pour ceux qui sont encore engagés dans la vie professionnelle ou dans des actions sociales, et le besoin de laisser davantage de place à Dieu par la prière, par l'Adoration, par les rites, dans notre vie quotidienne en sachant que Dieu ne frappe peut-être pas à ces moments là. N'oublions jamais que c'est Lui qui choisit le moment où il frappe, ça n'est pas nous.

J'ai eu l'impression qu'on était comme dans un atelier. Je comprends bien ceux qui disent qu'ils sont fatigués. Honnêtement, je ne me sens pas personnellement fatigué, tout en ayant l'impression qu'on a travaillé toute la journée. Je me disais en particulier qu'il faudrait qu'on arrive à voir le travail de ce qui a été dit en chacun de nous ; ce ne sont pas seulement ceux qui ont parlé qui ont travaillé ; il y a aussi ceux qui ont écouté, et l'écoute demande beaucoup d'attention, et donc un certain travail. J'ai eu aussi le sentiment que chacun avait eu le temps d'exprimer sa singularité ; les quatre témoins sont très différents à la fois par leur origine et par leur histoire, mais aussi on voit bien que leur vie intérieure est assez différente, elle n'exprime pas la même chose ; le seul terrain commun c'est la fragilité ; la fragilité n'est pas une vertu positive, il faut être capable de la reconnaître et c'est Jésus qui nous rend capables de la reconnaître. Je repense à ce passage d'Évangile des vierges sages et des vierges folles ; je pense qu'il faut que l'on conserve l'huile de la journée pour être capable d'allumer nos lampes au moment opportun ; et ce moment opportun, effectivement on ignore quand il viendra, mais il arrivera.

J'ai été bouleversé par ce que j'ai entendu, j'ai été chahuté... j'ai pris de sacrés coups de poings dans la figure ! Cela étant dit, cette journée a été un magnifique cadeau de la vie ; l'Esprit Saint était avec nous. Je suis émerveillé, moi qui suis à un carrefour de mon parcours professionnel, par ces beaux

chemins de sainteté, ceux de nos intervenants et ceux de vous tous qui avez témoigné. J'ai l'impression d'être bien loin derrière vous, j'ai envie de courir et d'essayer de vous rattraper.

Cette journée et notre prière régulière installée entre un certain nombre d'entre nous élèvent sur le plan spirituel notre groupe qui n'est pas simplement un groupe de dirigeants chrétiens qui se réunissent pour réfléchir sur des sujets sociétaux. Ce qui m'a frappé dans tous ces échanges, c'est cette espèce d'alchimie qui s'est opérée et qui donne l'impression qu'il y a eu une écoute attentive ; il y avait une communion que je pense réelle, sincère et authentique. Que vais-je faire de cette journée ? Je n'aime pas beaucoup prendre des résolutions publiques, parce qu'on ne les tient jamais ; par contre, je voudrais dire un mot sur ce que Mgr Antoine de Romanet nous a dit et que j'ai beaucoup aimé ; je n'avais jamais réfléchi sur Hérode, les grands prêtres et les rois mages et en fait, à chaque fois qu'on vit une journée comme celle-là, il faut se demander de quel côté on se range : soit on est comme Hérode et on en tire de quoi se glorifier d'avoir des belles citations et des belles phrases, soit on est comme les grands prêtres qui s'en foutent et très vite passent à autre chose, soit on est comme les rois mages, même si les effets n'arrivent pas tout de suite parce qu'il faut les laisser un peu mûrir. Je repars donc avec cette idée, avec en plus cette fameuse phrase que je vais méditer : « priez pour moi mais cassez-vous ».

Trois choses m'ont frappé : la première, c'est que ce genre de journée passe très vite et en même temps elle nous marque pendant très longtemps et ça m'a donné envie de relire les psaumes. La deuxième chose qui m'a frappé, c'est la qualité de l'écoute, la densité de la présence, la densité de vie ; j'aime beaucoup cette phrase de Maurice Zundel : « Aurons-nous été vivants avant notre mort ? » ; il me semble que la sève est là, le cœur bat, la rencontre se fait et tout est possible ; c'est plein d'espérance et de promesses d'avenir ; ces journées-là sont fécondes. La troisième chose qui m'a également marqué en termes de contenu, c'est la fragilité, cette part de l'autre qui m'invite à l'aimer et cette part de moi-même qui m'invite à me laisser aimer par Dieu et par les autres ; évidemment, c'est la fragilité qui est le point de départ de notre condition humaine. Et je suis frappé de la cohérence de l'ensemble des réactions ; nous avons tous été très touchés d'une manière ou d'une autre. Cette journée a été très heureuse et je suis persuadé que le Seigneur avait quelque chose à dire à chacun d'entre nous, de manière spécifique et différente parce qu'on est chacun différent, et qu'on a chacun nos propres itinéraires. J'espère qu'on partira tous avec une phrase plus particulière qui nous aura marqués et qui nous aidera à grandir. « Priez pour moi et cassons-nous ! ».

Je me sens très joyeux et reconnaissant. Ce qui m'a frappé, c'est le désir de vérité, d'authenticité de chacun d'entre nous. Ma résolution serait de réfléchir aux fruits que nous pourrions essayer de retirer collectivement de cette journée. Je vous propose de nous quitter avec cette prière à Saint Thomas More qui nous est proposée par François-Daniel :

*Ô saint Thomas More, qui avez osé embrasser la sainteté laïque et
ainsi transformer le monde de l'intérieur au risque de mourir ;*

*Ô saint Thomas More, qui avez osé répondre à votre vocation professionnelle et
ainsi tenir fidèlement votre place au risque de déplaire ;*

*Ô saint Thomas More, qui avez osé vous faire tout à tous et
ainsi être l'ami de toutes les saisons, au risque d'être trahi ;*

*Ô saint Thomas More, qui avez osé l'intimité sacramentelle
et ainsi vivre d'inspiration féconde, au risque d'être incompris ;*

*Ô saint Thomas More, qui avez osé fonder un foyer lumineux et joyeux pour éduquer vos enfants à la
liberté, au risque de les perdre ;*

*Ô saint Thomas More, qui avez osé sanctifier votre travail et
y faire ainsi triompher la charité dans la vérité, au risque de déranger ;*

*Ô saint Thomas More, qui avez osé servir en conscience la vie politique, et
ainsi contribuer au bien commun, au risque de finir seul ;*

*Ô saint Thomas More, qui avez osé vous laisser dépouiller de tout et
ainsi être fidèle jusqu'au bout, pour ne garder que Dieu ;*

Ô Saint Thomas More apprenez-nous à répondre avec audace aux appels de la sainteté !

Au nom du Père et du Fils et du Saint Esprit, Amen.